

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année - N° 336

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
4 Avril 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

DETECTIVE

CROIX GAMMÉES DE PARIS

Mme Else JAKOB, la
jeune femme du jour-
naliste emprisonné
à Moabit, proteste
justement contre le
rapt de son mari...

...victime des hitlé-
riens, dont les menées
sont dénoncées par
les révélations de
notre collaborateur
Emmanuel CAR (p.2et3)



16500

Les journalistes viennent aux nouvelles à la clinique où fut transportée la femme divorcée de Wesemann (en bas)



A BREST, port de guerre, on arrête une femme blonde, Lydia Oswald, qui entretenait de secrètes liaisons avec plusieurs officiers de marine. Ces relations lui permettaient de monter à bord des navires de guerre et de se procurer des documents de quelque importance. Lydia Oswald avoue être une espionne au service de l'Allemagne ; ses appointements étaient de cinq mille francs par mois. Deux de ses amis qui opéraient de semblable façon, l'une à Cherbourg, l'autre à Saint-Malo, demeurent insaisissables... A Nancy, place forte, le tribunal correctionnel condamne les Allemands Frischmann et Rathke qui, sous les apparences bonhommes de botanistes anglais, se promenaient à travers les forêts et les zones militaires de la Moselle en prenant des plans et des clichés. Leur compagnon, Baltes, un aveugle, recueillait, affirme-t-on, de précieuses conversations dans les milieux de l'Intendance. Tous trois opéraient pour le compte du capitaine Nicolai, chef de l'espionnage allemand, de 1916 à 1918, que Goebbels vient de rappeler en fonctions.

A Strasbourg, ville frontière, des agents de la police secrète hitlérienne — la Gestapo — tendent un traquenard au journaliste juif Berthold Jakob, l'attirent en Suisse et, là, l'enlèvent en auto, le chloroforment et le conduisent à Berlin, où il risque fort de passer en Haute Cour et d'être condamné à mort...

Le lendemain, on apprend que, à Pont-de-l'Arche, point stratégique le plus important de la région de Rouen, des ingénieurs allemands au service d'entreprises allemandes sont chargés de construire des ouvrages d'art d'un intérêt primordial en temps de guerre. Plus des deux tiers des ouvriers occupés à ces travaux sont allemands eux aussi...

Sur toutes ces affaires plane l'ombre d'agents doubles à la solde de Hitler : tel Hans Wesemann, tel le baron von Roland, tel l'oberleutnant Schulz et autres aventuriers internationaux. Nous voilà revenus aux jours fiévreux et inquiets de l'avant-guerre, l'espionnisme empoisonne les cerveaux.

L'Allemagne a-t-elle enveloppé Paris et la France d'un réseau serré d'agents secrets ? Sommes-nous trahis, sommes-nous prêts à être livrés, pieds et poings liés à nos ennemis, à la fameuse heure H ? Certains le pensent et s'affolent. Autant que me le permet la loi sur l'espionnage, je vais dresser ici un bilan sommaire mais complet des menées occultes des nazis à l'intérieur de nos frontières.

Au lecteur de juger si elles présentent, pour nous, un danger réel et immédiat.

Six siècles d'assassinats politiques

Quelques chiffres d'abord. Dans son dernier budget, le III^e Reich a accordé 240 millions de marks aux services d'espionnage et de contre-espionnage du capitaine Nicolai. Pour sa propagande et ses opérations à l'étranger — en France plus particulièrement — la puissante Gestapo s'est vue allouer une somme triple. Et il reste les fonds secrets.

Qu'est-ce que la Gestapo ? Depuis l'an 1300 une société d'assassins politiques, la Sainte Væhme, a toujours semé la terreur en Allemagne. Le nombre de ses crimes plus ou moins avouables se chiffre par milliers. Le début de ce siècle la vit disparaître.

Mais, en 1919, le capitaine Ehrhardt créa sa



A la D.H.V. de Joinville fut mise à prix la tête de M. von Gerlach (ci-dessous).

Schulz s'acquitta avec soin de ses multiples missions. Criminel endurci, habile à manier le revolver, le poignard ou le « kidnapping », il fut le cerveau de toutes les audacieuses opérations de la Gestapo ; assassinat, à Marienbad, du professeur Lessing ; de celui de Roter, en Suisse ; de celui de Bell, en Autriche. Il organisa de même, on le sait aujourd'hui, l'enlèvement de Berthold Jakob, à Bâle. Il recrute ses agents parmi les lâches, les traîtres : anciens communistes ou socialistes, juifs émigrés. Ce fut le cas de Hans Wesemann.

L'oberleutnant fonda, dans chaque capitale étrangère, une cellule nazie : le Ortsgruppe. Paris ne fut pas oublié.

La "Gestapo" de Paris

Où se trouve donc, à Paris, le Ortsgruppe fondé par Schulz ? A quelles besognes équivoques se livre-t-il ? Certains ont voulu placer hors de Paris le siège de cette mystérieuse cellule, à Pont-de-l'Arche notamment. C'est invraisemblable. La cellule nazie agissante est bien à Paris où vivent 850 des 1.500 Allemands

Ces groupements sont des centres racistes caractérisés, mais la Gestapo parisienne est tout autre chose.

En 1932, le docteur Vælker créa le N. S. D. A. P.-Ortsgruppe, dans un pavillon de Joinville, 18, avenue de la République, acheté par l'ambassade pour les besoins du D. H. V. Le N. S. D. A. P.-Ortsgruppe était un club naziste fermé où n'étaient admis que des hitlériens exaltés et prêts à accomplir, par chauvinisme et haine de la France, les actions les plus grotesques ou les plus équivoques. Se souvient-on de l'affaire du Sedantag, manifestation qui fut interdite par le préfet de police, en septembre 1933 ?

C'est ce N. S. D. A. P. Ortsgruppe qui est devenu aujourd'hui la cellule nazie agissante de la Gestapo de Paris. Il compte, en ce moment, soixante membres. Son siège est, officiellement, au consulat d'Allemagne, 2, rue Huysmans ; mais comme aucune association politique, surtout d'un caractère aussi violent, ne saurait être tolérée dans un immeuble consulaire, la nouvelle Gestapo parisienne dut chercher un asile.

Les nazis s'installèrent tout d'abord dans la grande salle de réunion de l'Eglise évangélique luthérienne allemande de la rue Blanche, n° 25. Cette chapelle, très peu connue, fut fondée en 1626. Fermée et mise sous séquestre pendant la guerre, Poincaré refusa, après l'Armistice, de la laisser rouvrir. Il craignait de voir s'y reformer un foyer d'espionnage. Elle fut rendue au culte allemand en 1927. Le pasteur Erich Dalgrün fut délégué de Hanovre, par le III^e Reich, pour en reprendre possession. Le pasteur Dalgrün, né à Brême, avait été fait prisonnier dans l'Argonne, en 1917, et envoyé dans un camp de concentration des Basses-Alpes. Son attachement à Hitler est bien connu.

Il abandonna donc une des salles de sa paroisse à la Gestapo. Mais les chants patriotiques et les cris poussés par les nazis troublaient par trop la solitude sacrée du temple et, après quelques réunions, le pasteur fut obligé d'interdire ces manifestations bruyantes.

Devant la difficulté pour eux de se procurer un local où ils pussent discuter et chanter librement, le groupe hitlérien décida que, chacun à son tour, les affiliés devraient recevoir, chez eux, en soirées, les membres de la Gestapo. C'est ainsi qu'eurent lieu ces énigmatiques réunions de Garches, chez le baron von Kirsten ; de la rue Erlanger, chez Peters ; du boulevard Murat, chez Eberthard ; de Clamart, chez Mme Winkel, présidente de l'association des femmes nazies à Paris ; de la rue de la Montagne-Sainte-Genève, chez Schlegental, etc. Du moins est-ce le *Pariser Tageblatt* qui l'affirme.

En décembre 1934, la cellule brune réussit à louer une salle à l'Hôtel Ambassador ; mais lorsque les directeurs de l'hôtel s'aperçurent qu'ils avaient été joués et que les prétendus commerçants avaient chanté à tue-tête des hymnes allemands, en fin de réunion, ils refusèrent de les accepter par la suite.

C'est alors que l'un des membres du groupe proposa d'acheter la Taverne d'Hauteville, 5, rue d'Hauteville, devenue libre après une faillite. Berlin, prévenu, donna son approbation et, voici à peine un mois que deux restaurateurs allemands, MM. Fusch et Aufermann, vinrent prendre la brasserie à bail.

Désormais, la Gestapo a une filiale à Paris. Chaque semaine — presque chaque soir en ce moment — les locataires de l'immeuble où est située la Taverne sont réveillés un peu avant minuit par les tonitruants *Horst Wessel Lied* et *Deutschland über alles* que poussent, tous en chœur, les nazis, avant de se séparer. Plusieurs locataires se sont déjà plaints au gérant, M. Bled, notamment aux lendemains du vote de la Sarre et du match France-Allemagne. La veille au soir, en effet, les cris de triomphe des hitlériens avaient dépassé toute mesure.

Si ces hitlériens de Paris ne font que rire, boire et chanter, ils ne sont guère redoutables, peut-on penser. Détrompez-vous. Des chefs de la Gestapo de Berlin — Schulz et d'autres — viennent leur donner des conférences. Chaque membre de la cellule nazie doit fournir des renseignements sur les Allemands — réfugiés ou non, juifs ou non — qu'il coudoie ou qu'il fréquente. Il a l'ordre de poursuivre et de traquer partout à Paris les proscrits et les ennemis d'Hitler, de les empêcher si possible de travailler et de s'opposer à toute union entre un nazi et une émigrée. La Gestapo de Paris, sous les ordres de M. Spikker de l'I. G. Farben-Gesellschaft, est un noyau d'hommes décidés à tout pour la plus grande gloire de Hitler.

Espionnages en tous genres

A quel titre les affiliés du N. S. D. A. P.-Ortsgruppe résident-ils en permanence à Paris ? Quelques-uns — dix sur soixante, à peine — ont une fortune personnelle qui, semble-t-il, leur permet de vivre oisifs. Les autres sont tous des employés de firmes commerciales ou industrielles allemandes ayant une succursale à Paris. On comprend que ces employés, venus de Berlin moins pour remplir un travail de bureaucrate que pour accomplir celui d'agent de la Gestapo, soient minutieusement choisis au départ. Les firmes qui mêlent au personnel de leur maison parisienne des nazis sont : l'I. G.-Farben, produits chimiques ; la H. A. P. A. G., compagnie de navigation, de Hambourg ; le Nord-Deutscher-Lloyd, autre

redoutable brigade de fusiliers marins, la Reichswehr noire qui, jusqu'en 1929, ne commit pas moins de cinq cents meurtres, parmi lesquels ceux d'Erzberger et de Rathenau. Les oberleutenants Heines et Schulz se firent remarquer par leur férocité. Heines, âme damnée du pédéraste Rohm, périt aux côtés de celui-ci dans la journée rouge du 30 juin 1934.

Schulz, par contre, spadassin aux ordres de Goering, suivit la fortune de son chef. Lorsque Hitler se fut rendu maître de l'Allemagne, Goering supprima la brigade Erhardt et groupa toutes les forces policières du nazisme avouées ou non dans les cadres de la Geheime Staats Polizei, police secrète d'Etat ou Gestapo. Celle-ci fut confiée, et l'est encore, à Heinrich Himmler, dit le Noir — der Schwarze. L'oberleutnant Schulz fut chargé des louches besognes et de l'organisation à l'étranger de cellules brunes dévouées à la Gestapo.

hitlériens fixés en France et vivant de leur travail.

D'autres ont cru découvrir le Ortsgruppe au siège d'une des nombreuses associations allemandes racistes existant en ce moment à Paris et dont voici les principales.

La fameuse D. H. V. — *Deutsche Handlungshilfen Verband* — qui groupe, au 36, rue Laffitte, sous la direction de M. Appel, 400 à 500 employés de commerce et commerçants.

Le *Deutscher Hilfsverein*, 1, rue Huysmans, face au consulat d'Allemagne, société de bienfaisance patronnée par le frère de l'industriel sarrois Hermann Rœchling. En réalité cette œuvre de secours est un foyer de surveillance des émigrés.

L'Association des Etudiants allemands, située passage d'Enfer et boulevard Saint-Germain, et dirigée par un certain Hoffmann, domicilié, 2, rue Malebranche.

De nombreux Allemands, dont quelques-uns, hitlériens dévoués, se retrouvent à la Taverne d'Hauteville.

CROIX GAMMEE

compagnie maritime, de Brême ; la société des automobiles Mercedes-Benz. On peut, d'ailleurs, affirmer que toute maison de commerce allemande établie en France est un centre de propagande hitlérienne. S'il n'en était pas ainsi, la Gestapo interdirait à la maison mère allemande d'introduire chez nous les capitaux nécessaires à son commerce.

Voici, citées au hasard, quelques-unes des multiples formes que prend, en France, et contre la France, l'activité des envoyés spéciaux de Himmler et de Schulz.

Deux agences de voyages, proches de la Madeleine, font, pour le III^e Reich, une propagande effrénée, n'hésitant pas à dénigrer systématiquement notre pays pour en détourner les touristes. A ce propos, il faut signaler que de nombreux hôtels de Paris et de province ont engagé, au pair, comme portiers ou valets de chambre, des Allemands, se disant émigrés, et poursuivant, en réalité, auprès des clients, l'odieuse campagne des agences de voyages. Bien des revues touristiques ont signalé ce fait.

produits étrangers ayant connu le succès et de les faire tenir, avec leurs prix, aux firmes allemandes concurrentes de notre ressort.

Signé : RINGEL.

Depuis quelques mois, la Terra Oil vend ses produits à des prix défilant toute concurrence. Cette baisse soudaine a été bien accueillie des garagistes, et permet, à deux maisons automobiles allemandes, d'obtenir, sur une partie de l'industrie française, des renseignements qui leur sont indispensables pour lutter contre nous, avec profit, sur le marché mondial. C'est un certain Guttman, de Genève, qui est chargé de centraliser les renseignements recueillis auprès des garagistes.

Sur le terrain du cinéma, la U. F. A. et l'agence Rosenthal lancent, en France, des films allemands joués par les meilleures vedettes françaises que les studios allemands engagent et retiennent à prix d'or. Plusieurs salles de cinéma parisiennes passent exclusivement des films allemands. N'est-ce pas le cas du Studio de la Bohème et du Kamera?

Grâce aux actives recherches des autorités judiciaires helvétiques, on apprit que Jakob (à gauche) était enfermé à la prison de Moabit, à Berlin.



Depuis deux ans, des banquiers hollandais ont créé, à Paris, certains magasins de robes, de chapeaux, et des bazars où tout est vendu à prix unique. Quelques-uns d'entre eux s'attachent à ruiner le petit commerce français. Je n'en veux, pour preuve, que cette circulaire envoyée dernièrement, par le ministre du Commerce allemand, à des milliers de directeurs d'usine et d'artisans :

Le service du commerce extérieur est en mesure, grâce à ses hommes de confiance à l'étranger, de mettre à votre disposition des catalogues et échantillons de firmes concurrentes françaises. Nous espérons pouvoir aider considérablement les firmes allemandes dans leur lutte sur les marchés extérieurs.

Une extension de notre réseau d'hommes de confiance à l'étranger, dont la mission est de se procurer des échantillons, des tarifs et des catalogues, est en cours ; si bien que nous pouvons être en mesure de donner aux firmes allemandes, rapidement et d'une façon précise, dans tous les domaines, les indications qu'elles souhaitent avoir. Nous avons en vue de centraliser directement ici les échantillons des

Le baron von D..., qui demeure, à Auteuil, dans une somptueuse propriété, n'a-t-il pas été récemment envoyé, à Paris, par la Gestapo, pour contrecarrer les agissements des émigrés allemands, étendre le réseau d'espionnage hitlérien jusque dans les milieux militaires français et tenter de faire insérer dans les journaux d'opinion des articles favorables à l'Allemagne ? Le baron, je puis préciser, recevait, pour ses frais : quatre-vingt-dix mille francs par mois.

Un autre noble, le comte von H..., n'est-il pas chargé de travailler l'opinion paysanne française ? Ses articles, traduits et signés d'un pseudonyme, ne paraissent-ils pas, aujourd'hui encore, dans plusieurs revues économiques parisiennes ?

La propagande hitlérienne pénètre encore en province, à la faveur de bibliothèques ambulantes. Ces bibliobus ne cacheraient-ils pas, à l'intérieur, un poste d'émission clandestin sur ondes courtes ?

Ici, nous entrons dans le domaine de l'espionnage pur. Mais les menées occultes, à l'étranger, du capitaine Nicolai et de Himmler se rejoignent ; les agents de la Gestapo, en France, ne sont-ils pas les mêmes que ceux du service d'espionnage militaire ? Si, puisque nous rencontrons encore le baron von D... s'occupant de nos forces militaires au Maroc, de notre Légion étrangère et de la défense de nos côtes méditerranéennes. Il apparaît bien d'ailleurs qu'un grand nombre d'espions rôdent le long de nos côtes et nos frontières. Les plus récentes affaires de ce genre, que j'ai rappelées au début de cet article, me dispensent de m'étendre sur ce sujet. On a soupçonné le remorqueur Seefalk d'avoir déchargé, sur les côtes bretonnes, l'autre année, des postes émetteurs Telefunken. Ces postes sont certainement, en ce moment, prêts à fonctionner dans quelques endroits. Mais, seule, une perquisition inattendue comme celle qui eut lieu dans l'affaire Lydia Stahl peut permettre de les découvrir. Le docteur K..., de la N. S. D. A. P., ne tient-il pas, à Paris, un commerce de T. S. F. ?

Enfin, il est curieux de constater que l'espionne Irène de Sirvers, arrêtée le 10 mars 1935, à Taza, a été, durant un an, la maîtresse d'un nazi dont j'ai parlé plus haut.

Les mystères de l'ambassade

La presse hitlérienne est abondamment représentée à Paris. Frédéric Sieburg est correspondant du *Frankfurter Zeitung*. Rheinert représente le *Völkischer Beobachter*, journal officiel de Adolf Hitler. Ullstein est l'envoyé spécial à demeure pour le *Morgen Post*. Toggenburg représente le *West Deutsche Beobachter*, et Ihlefeld est correspondant de l'*Angriff*. Toggenburg et Ihlefeld font partie du N. S. D. A. P.-Ortsgruppe. Ihlefeld, qui demeure à Paris, 31, rue Surcouf, est investi par la Gestapo d'une mission toute particulière, mission qu'il partage avec Spikker, le chef de l'*Ortsgruppe* : il s'agit — tout simplement ! — de surveiller l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, M. von Kærster, qui, n'étant pas un nazi,

mais un nationaliste modéré du genre von Papen, est suspect à Berlin.

Ihlefeld et Spikker ne reculent devant rien pour se procurer les renseignements qu'ils désirent sur M. Kærster. N'ont-ils pas réussi, en janvier, à soudoyer le concierge de l'ambassade, un certain Anders, qui cambriola les bureaux de M. Rolland Kærster avec un trousseau de fausses clefs ? Anders fut surpris et renvoyé avant d'avoir pu livrer les documents au N. S. D. A. P.-Ortsgruppe. Toutefois, le surlendemain, comme elle assistait à un office religieux à l'église luthérienne de la rue Blanche, Mme Kærster, voyant Ihlefeld venir se placer à côté d'elle, quitta immédiatement le temple, suivie de tous les attachés consulaires. D'où grand scandale, 78, rue de Lille, où est située l'ambassade, ainsi qu'à Berlin. Ordre fut donné, par Goebbels, de limiter le différend, en offrant aux membres de l'*Ortsgruppe* une fête de nuit à l'ambassade. Les membres du *Gestapo* trouvèrent amusant de venir à la réception en habit de ville et de partir à la fin de la soirée, en claquant les portes, sous prétexte qu'on leur avait interdit de chanter le *Horst Wessel Lied*.

La querelle dure encore.

Le *Pariser Tageblatt* prétend que Gøring a encore deux agents secrets à l'ambassade. Le premier serait M. Lönning, chef du standard téléphonique. C'est lui qui reçoit toutes les communications. On ne saurait trouver de collaborateur plus précieux !... Le secrétaire particulier de l'ambassade, Hanns Bidder, serait, lui aussi, un homme dévoué à Gøring. Hanns Bidder s'occupe très activement, en ce moment — et dans quel but ? — des Allemands engagés à la Légion étrangère.

Enfin, au consulat, 2, rue Huysmans, Gøring entretient aussi un habile informateur personnel ; c'est le docteur Philippe Schmoll, chef de la propagande allemande en France.

Les cadavres sur la grand'route

On sait maintenant que l'enlèvement du journaliste Berthold Salomon — dit Jakob — par Schulz et ses hommes a été décidé par la Gestapo moins pour s'emparer de la personnalité bruyante et indiscreète de Jakob que pour entrer en possession du carnet d'adresses — les adresses de ses correspondants de Berlin — qu'il portait toujours sur lui. Cela est si vrai que, à peine l'enlèvement réussi, des arrestations et des exécutions sommaires eurent lieu en Allemagne.

Plus encore que les correspondants de Berthold Jakob, Gøring et Hitler voudraient connaître ceux du *Pariser Tageblatt*. Or, le rédacteur en chef de cette feuille, M. Georges Bernhard, est plus avisé, plus méfiant que le journaliste strasbourgeois. Il n'a pas confié ses dangereux secrets à un petit calepin.

Philippe Schmoll et Hanns Bidder avaient plusieurs fois été pressentis pour obtenir les noms de ces correspondants, d'une façon ou d'une autre. Une somme de 20.000 francs fut promise au journaliste hollandais F... s'il livrait un seul de ces noms, ainsi que l'endroit où se trouvaient certains réfugiés, dont la tête était mise à prix.

On a dit que la liste des têtes mises à prix était une mystification. Cela est faux. J'ai sous les yeux, depuis plusieurs mois, une liste de noms de proscrits allemands avec, en regard, le crime dont ils se sont rendus coupables aux yeux du III^e Reich, et la somme offerte à qui rapportera leurs têtes. M. Hellmut von Gerlach, M. Georges Bernhard, M. Alfred Kerr, journalistes en exil tous trois, représentent, pour qui les abattra, une assez jolie fortune en marks.

D'autre part, des crimes étranges ont été commis, en France, ces temps derniers.

Première affaire : un cambriolage nocturne du *Pariser Tageblatt*, par le Polonais Libanski avait été prévu. On l'avait armé et on lui avait dit :

— Si vous êtes pris sur le fait, tirez !

La police, heureusement, reçut à temps une lettre anonyme et Libanski ne put commettre son forfait.

Seconde affaire : le chef anti-nazi Starcker a disparu de son domicile, 56, rue d'Assas, depuis des mois. Qui l'a enlevé ?

Quel est encore ce cadavre sans nom découvert, en juillet 1934, dans les fourrés qui se trouvent en contre-bas de la route nationale qui franchit le col de la Faucille, dans le Jura ? Qui a été assassiné, apporté là en auto ? Quel est ce cadavre sans nom jeté, en novembre 1934, par des automobilistes, dans un four à chaux des usines Lafarge, à Viviers (Ardèche) ? Quel est ce cadavre anonyme retrouvé, voici quelques semaines, enfoui sous des broussailles, en bordure de la route nationale de Fontainebleau, à la limite de Lieusaint ? Tous ces cadavres ont été apportés là en voiture : c'est ce qui résulte des premières constatations. Tous, d'après le signalement donné, semblent être les corps d'individus de race polonaise ou allemande.

Cette façon inhumaine de jeter un mort dans le fossé qui borde la route est trop semblable à la méthode des exécuteurs de la *Vehme* et de la *Gestapo*. Une dizaine de proscrits ont disparu de Paris ces derniers temps, sans prévenir le patron de l'hôtel où ils logeaient, sans emporter leurs hardes.

La Gestapo a-t-elle trouvé et osera-t-elle encore introduire, cette fois, en plein Paris, des hommes assez audacieux et assez cyniques pour exécuter ses sanglants décrets ?

Tout est possible...

Emmanuel CAR.



De la D. H. V., rue Laffitte (ci-dessus), partent tous les ordres de propagande.

L'église luthérienne de la rue Blanche fut aussi fréquentée par les agents de Goebbels.

DEPART

CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,
POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

Consultez le **PROFESSEUR DJEMARO**
Chevalier de l'Ordre Universel du Mérite humain.
Doyen des Astrologues de France.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'astrologie.

Gratuitement, le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariage, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Plusieurs milliers d'attestations avec enveloppes d'origine sont exposées dans ses bureaux où le meilleur accueil vous est réservé.

Pour recevoir sous enveloppe cachetée et discrète, votre horoscope gratuit, donnez : date de naissance, adresse, nom, prénoms (si vous êtes madame, ajoutez nom de demoiselle) ; si vous voulez, joignez 2 francs en timbres-poste, pour frais d'écriture. Etranger : 4 fr.

Professeur DJEMARO (Service V V)
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).



IL CROYAIT AVOIR UNE TUMEUR

Maintenant il mange de tout

Si manger est pour vous un cauchemar, voici une bonne nouvelle : le moyen de guérir les maux d'estomac est enfin trouvé. De partout, les personnes qui souffraient comme vous valent les mérites de la Poudre Maclean pour l'estomac, car elle leur fait reprendre goût à la vie.

Voici un cas typique, une lettre spontanée qui a été écrite par M^r de C. : « Je croyais avoir une tumeur ; je ne pouvais plus dormir à cause des maux d'estomac et pendant trois ans j'ai vomi après les repas. La vie m'était un supplice lorsque j'ai essayé la Poudre Maclean pour l'estomac. Maintenant je peux manger des rôtis, des légumes, des fruits cuits, des crèmes, et c'est avec plaisir que je vois arriver l'heure des repas ».

Pensez à la joie que vous éprouverez à pouvoir manger de tout. Essayez donc aussi la Poudre Maclean pour l'estomac. N'importe quel médecin vous dira qu'elle est merveilleuse. Mais exigez de votre pharmacien la véritable marque portant la signature ALEX-C-MACLEAN.

la Timidité
EST VAINQUE EN
QUELQUES JOURS
par un système inédit et rationnel, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé à pli fermé, outre 1 fr. en timbres. Ecrire au Dr. V.D. Fondation RENOVA, 12, rue de Orimée, Paris.

Sage-Fem. Dipl. F. M. Pens. Cons. tté Hre.
92, rue St Lazare (9^e) Discr

MARIUS PÉGOMAS

Déetective Marseillais

vous confiera tous les vendredis des exploits formidables!

UN ROMAN POLICIER INÉDIT ET COMPLET
Deux heures de lecture

1^{er}

Editions Baudinière
27 bis, rue du Moulin-Vert, Paris-14^e



La fortune lui sourit
grâce à...
LA FLEUR IRRADIANTE

L'AMOUR et la CHANCE vous seront acquis.
GRATUITEMENT

par la possession
de la mystérieuse
FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant **15 JOURS**
sans engagement de votre part.

≡ Cette fleur éternelle au parfum magique lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les runes millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des **MAGES D'ORIENT**

≡ La Science même sincline devant sa puissance. Des **PREUVES SCIENTIFIQUES** et des **ATTESTATIONS PAR MILLIERS** nous parviennent même des gagnants de la **LOTÉRIE NATIONALE** et sont à votre disposition.

≡ Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

≡ Choisissez la fleur que vous désirez **rose** ou **œillet blanc**. Sûr de son pouvoir je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

≡ Pour toute demande je joindrai à l'envoi, votre horoscope, les chiffres qui vous sont favorables et votre portrait graphologique **GRATUITS**. Indiquez vos prénoms, date de naissance *heure et lieu si possible* écrivez vous même et joignez **3 francs** en timbres si vous le désirez pour frais divers d'envoi discret (délai de préparation 10-15 jours)

Prof. T. AOUR - 30, rue Franklin - LYON
Lui seul vient vraiment d'Orient

DEPUIS 70 ANS, LES
DRAGÉES BLOT
GUÉRISSENT
DISCRÈTEMENT
SANS PRIVATIONS
LES
MALADIES SÉCRÈTES
(HOMMES et FEMMES)
La boîte : 12,50 francs
Laboratoire BLOT, 6, rue A.-Delaune, Toulouse

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous puissiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAD), Londres W1

POUR TOUS

Abrogation d'une loi néfaste

La loi du 7 février 1933 est morte. Elle a été remplacée par la loi du 26 mars 1935. La nouvelle vaut mieux que la précédente. Soyons, toutefois, réservé dans la louange, jusqu'à ce que l'expérience ait démontré l'amélioration apportée au système judiciaire.

Les lois contemporaines ont une mauvaise presse. Elles ne l'ont pas volée. La confusion, l'incohérence sont leurs signes essentiels.

Celle du 7 février 1933, qui bouleversa le Code d'instruction criminelle, demeura à cet égard, dans sa brève, mais néfaste existence, un modèle du genre.



M. Paul Matter, l'éminent magistrat, Président du Comité de Législation.

L'embouteillage qu'elle a causé dans la marche de l'instruction, en obligeant automatiquement, à de courts intervalles de temps, l'envoi du dossier devant la Chambre du Conseil du tribunal, a été vigoureusement dénoncé. Ce n'était pas à l'avantage des inculpés, dont on avait pu, tout d'abord, croire que la loi nouvelle renforcerait les garanties de liberté.

Hypocrisie et complication, voilà comment pouvait se résumer, dans ses grandes lignes, le texte enfin abrogé.

On avait fait croire aux hommes libres que leur liberté, bien essentiel, serait à l'abri de

l'arbitraire. Les garanties furent aussi illusoire que par le passé. Mais, par contre, par le jeu de « chinoïseries » grotesques, certains coquins trouvèrent leur bénéfice.

C'est ainsi que les perquisitions, le plus souvent, n'aboutissaient à aucun résultat. Alors que, pour être efficaces, elles doivent s'accomplir avec une extrême rapidité, elles étaient devenues, de par la loi, une formalité compliquée et que le juge d'instruction seul pouvait remplir.

Mobiliser le magistrat, l'enlever à son cabinet, à l'étude de ses dossiers, de ses interrogatoires, c'était de la mauvaise besogne. On l'a vu à l'épreuve.

Désormais, ainsi que l'avait proposé le Comité de législation, que préside M. Paul Matter, l'éminent magistrat, on revient à l'ancien système : le juge donnera aux officiers de police judiciaire une commission rogatoire qui leur permettra — hors sa présence — de perquisitionner.

Ce qui avait provoqué le mouvement de réaction d'où était sortie l'ancienne loi — fruit informé d'une conception laborieuse, mais sincère — c'étaient les abus, les scandales de certaines affaires où l'opinion publique avait cru trouver la menace d'une erreur judiciaire qui se serait produite si elle n'était intervenue à temps pour sauver un innocent.

Le retour à la discipline, les directives données par les chefs à des subordonnés dont le zèle ne doit pas consister à fournir, coûte que coûte, un coupable, mais à trouver le vrai coupable, permettent d'espérer que, après l'échec de la tentative socialement désastreuse de 1933, la poursuite des malfaiteurs pourra s'exercer efficacement.

Dans le texte qui a été promulgué la semaine dernière, bien des dispositions sont à examiner de près. Nous aurons prochainement l'occasion d'y revenir.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

Faute de grives...

L'affaire Stavisky, celle qui compta dix-neuf remises, a été enfin liquidée mardi dernier, à la 9^e Chambre de la Cour.

Stavisky mort, d'autres complices morts aussi, il ne restait plus que le courtier roumain Sylvain Zweifel, qui fut pour Alexandre un collaborateur utile, avant que de le dénoncer à la police.

Zweifel espérait être acquitté, parce qu'il manquait au dossier 1200 pièces !... La Cour lui a infligé huit mois de prison.

Ce serait trop commode de se faire acquitter grâce au vol préalable de documents compromettants !...



Zweifel a été condamné à huit mois de prison.

La colère de Moro

M^r de Moro-Giafferri a « piqué », l'autre jour, une extrême colère, parce que le président de la 9^e Chambre de la Cour, M. Rossel, refusait de renvoyer le procès de Léon Polier, le complice de Mavromati, après les vacances de Pâques.

A l'appel des causes, M^r de Moro était absent : l'affaire fut fixée au 2 avril. Tout à coup, alors qu'on venait de commencer le procès de Zweifel, on vit apparaître Moro, soufflant et frémissant.

Il interrompit les débats et, pendant quarante minutes, sollicita la remise à plus tard.

Le président transigea pour la date du 9 avril, mais M^r de Moro l'a prévenu qu'il ne plaiderait pas ce jour-là.



Léon Polier, le complice de Mavromati.



Un jeune nègre a été pendu à Slayden.

Ils ne sont pas toujours récompensés de leurs efforts et de leurs peines.

L'autre jour, un de ces candidats avait lancé deux cents invitations à une réunion pour laquelle il avait fait des dépenses somptueuses : un buffet merveilleux attendait les invités.

Il n'en vint qu'un ! Consolation des hôtes. Ils ne comprenaient rien à cette abstention massive des « électeurs ».

On apprît par la suite que les « cartons » contenaient cette phrase : « Deux heures de musique » !

Police pourrie

Sous ce titre, nous avons publié, le 25 octobre 1934, un reportage de notre collaborateur Emmanuel Car.

M. Destrées, commissaire de police à Somain, a été mis en cause. A la suite de ses protestations, nous avons effectué une enquête sur place et appris que certains individus ont abusé de la bonne foi de notre collaborateur.

Nous sommes heureux d'annoncer que les accusations portées contre M. Destrées ont seulement existé dans l'esprit de gens mal intentionnés de cette localité.

M. Destrées, grand blessé de guerre, qui est le fils d'un ancien ministre de France, est à l'abri de tout soupçon.

Barbarie

Malgré la propagande fervente des associations humanitaires et les innombrables manifestations contre le lynchage, malgré la révolte menaçante qui éclata récemment à Harlem, le vieux préjugé américain contre le sang de couleur a fait de nouveaux ravages... La preuve nous en est donnée par le fait qu'un jeune nègre vient encore d'être sommairement exécuté à Slayden, dans le Mississippi.

BONNES MŒURS

LE TIROIR SECRET



Dans un tiroir secret, le malheureux mari découvrit le paquet de lettres suggestives que sa femme aimait à lire... et à relire.

pour lancer un propos à double sens, une allusion gauloise qui provoqua généralement une réplique, plus lourdement bottée, de l'ancien officier supérieur.

Le jeu est apprécié de tous les convives, moins un. Le fils s'esclaffe, la belle-fille sourit... Mais Mme Béral raidit son buste maigre, se mord les lèvres et fixe d'un regard courroucé les vieux impertinents.

La prudence ne fut pas chez elle, comme chez beaucoup d'autres, une manifestation de l'âge critique, mais bien un phénomène congénital. Jeune épouse, elle refusait les soirées décolletées, limitait les relations conjugales à la stricte observance du devoir, imposant, avant chacune d'elles, à son mari, la récitation d'une prière, une sorte de bénédicité réfrigérant.

Avec les années, la prudence devint puritanisme. Il en fut résulté, entre les conjoints, une incompatibilité d'humeur, si l'indulgent et naturelle gaieté de M. Béral n'eût tourné ce travers en plaisanterie.

Ainsi, la paisible existence de l'honorable foyer n'eût-elle été jamais troublée, sans l'intervention d'une maladie grave qui mit en danger les jours terrestres de la sainte femme. La malade, en son délire, réclamait obstinément, à la religieuse veillant à son chevet, un livre d'heures rangé dans un secrétaire dont, en quelques mots lucides, elle indiquait le secret :

— Tirez la planchette à gauche et poussez, le tiroir s'ouvrira.

La bonne sœur trouva effectivement le pieux manuel à côté d'un paquet de lettres nouées d'une faveur rose.

Le mari discret n'aurait point prétendu-il — dénoué la faveur si sa curiosité n'avait été éveillée par l'étrangeté de l'adresse. Celle-ci n'était point libellée au nom de Mme Béral, mais de Mme Villars.

Il ouvrit la première enveloppe, écarquilla les yeux, bredouilla une exclamation inintel-

ligible... Sa face rouge devint violette...

— J'ai failli avoir une attaque !

Il venait de lire, au hasard, une missive d'une imagination démoniaque, écrite en belle calligraphie de sergent-major !

La correspondance complète comprenait cinquante-sept pièces épistolaires de la même main, et du même style.

— Ces lettres ne me sont pas adressées, prétend la défenderesse. L'expéditeur a répété pour le nom du destinataire le nom de l'avenue où nous habitons. La concierge, qui prétend me les avoir remises, veut se venger de moi. Peut-être est-elle d'accord avec mon mari pour cette odieuse machination.

— Ce serait monstrueux de ma part, répliqua le demandeur. Je vivais en bonne intelligence avec ma femme et j'ai failli mourir de cette révélation !

L'enquête devra donc établir : Que le brave et bon monsieur est un machiavélique personnage ?

Ou que la dame pudibonde avait l'esprit dévergondé !

M^e d'AVRANCHES.

M^e Henri Géraud, l'avocat de l'épouse perverse.



PARTOUT

Un mariage manqué

Au banc des prévenus libres, est assise — devant les juges de la 13^e Chambre correctionnelle — Mme Eléonore, directrice d'une agence matrimoniale, dans le quartier Saint-Sulpice.

Elle fait opposition à un jugement qui, par défaut, l'a condamnée à deux ans de prison pour tentative de chantage.

Drapée dans une cape de satin noir, coiffée d'une toque de lamé or, Mme la directrice expose son cas douloureux.

Dans le récit confus, véhément, indigné, de la directrice, on parvient à démêler ce qu'elle reproche à Mlle Renée.

Mlle Renée a été proposée comme éventuelle fiancée à un riche industriel qui, à soixante ans, a voulu fonder un foyer. Il connut l'agence par une annonce discrète, publiée dans un journal destiné aux chasseurs... Mme Eléonore lui présenta Renée.

Mme ELÉONORE (d'un ton de dame patronnesse). — Nos présentations sont soumises à une condition essentielle : il ne doit rien se passer, entre les candidats, avant le mariage (hilarité).

LE PRÉSIDENT. — Et il s'est passé quelque chose ?

Mme ELÉONORE. — L'irréparable. Dès leur première sortie, cette fille (elle désigne Mlle Renée, assise au banc de la partie civile) s'est donnée à l'industriel... Et, naturellement, après, il n'en a plus voulu comme épouse... (explosion de rires). J'ai perdu ma commission ; mais, surtout, la réputation de haute moralité de ma maison a été compromise. L'industriel a raconté l'aventure qui lui était arrivée : il a dit partout que c'était une maison fort agréable, où l'on avait pour rien des femmes du monde...

LE PRÉSIDENT. — Tout ceci ne justifie pas les manœuvres de chantage qui vous sont reprochées.

Mme ELÉONORE. — Ma « collaboration » a exigé une sanction : j'ai dû payer 25.000 francs, parce que, malgré les renseignements défavorables qui avaient été recueillis sur Mlle Renée, j'avais été émue par elle ; je lui avais fait confiance ; elle me disait qu'elle voulait vivre désormais une vie digne... Voilà comment j'ai été récompensée de ma bonté !

LE PRÉSIDENT. — En somme, ayant payé, dites-vous, 25.000 francs, vous avez voulu être remboursée par la plaignante ?

Mme ELÉONORE. — En partie. Elle m'a signé une reconnaissance de dette de 5.000 francs ; j'ai emprunté, de mon côté, 19.000

francs pour parfaire la somme. Mais Mlle Renée ne m'a pas payée...

LE PRÉSIDENT. — Et vous lui avez alors écrit que vous alliez la dénoncer à l'administration des P. T. ? Votre lettre vous condamne...

La lettre est, comme on dit, un « tissu d'ordures ». Mlle Renée, dès qu'elle l'eut reçue, déposa une plainte.

Deux témoins sont cités : l'industriel sexagénaire prête serment.

Galant homme, il affirme qu'il n'a jamais été l'amant de Renée. Le parjure, en pareil cas, est excusé.

L'INDUSTRIEL. — Et, même si je l'avais été, je n'aurais pas été le crier sur les toits. Mlle RENÉE (elle tourne légèrement la tête



M^e Ribet assura la défense difficile de Mme Eléonore.

dans la direction de l'industriel). — Merci, monsieur !

Le second témoin est un « homme de lettres », totalement inconnu, qui aurait prêté les 19.000 francs à l'inculpée pour payer l'amende infligée par sa « collaboration ». Le témoignage de cet écrivain obscur est accueilli avec scepticisme.

M^e de Féron plaide pour la partie civile ; M^e Ribet pour Mme Eléonore.

Mme Eléonore est condamnée à huit mois de prison et 10.000 francs de dommages-intérêts.

— C'est une honte !... murmure-t-elle en quittant l'audience.

Jean MORIÈRES.

L'AFFAIRE Béral contre Béral serait un banal divorce, sans l'élément d'incertitude qui fut exploité avec tout le talent de M^e Henri Géraud contre tout le talent de M^e Chesnée devant la 4^e Chambre.

Le Tribunal, faute de pouvoir juger sur le siège, ni même après la huitaine ou quinzaine de réflexion qu'il se peut accorder, a donc ordonné une enquête.

Pour comprendre le trouble de conscience des scrupuleux magistrats, il faut reconstituer, en quelques touches, l'intérieur bourgeois dans l'appartement qu'occupait, avenue de Villars, le ménage Béral après ses noces d'argent sur le chemin des nocces d'or.

Monsieur porte allègrement, avec un peu d'obésité et d'apoplexie, ses soixante hivers. « Il neige sur ma tête et non point sur mon cœur ! » D'une conduite irréprochable, il n'a jamais donné, dans le contrat jauni, le plus petit coup de canif. Mais il ne déteste pas, après un honnête repas de famille, les historiettes de fumoir. Le dimanche où son fils, sa belle-fille et le père de celle-ci, colonel Carrel, sont ses hôtes, il n'attend pas la fin du déjeuner

L'ogre sera électrocuté

Albert Fish, l'ogre de White Plains, qui assassina la petite Grace Budd, afin de dévorer sa chair, vient d'être condamné à la chaise électrique, après des débats qui impressionnèrent vivement le public américain.

En effet, aucun détail macabre, aucune évocation réaliste de l'épouvantable forfait ne furent épargnés, et Fish lui-même conta au jury consterné les péripéties de son crime.

Bien plus, les membres de sa famille (n'oublions pas que l'ogre est marié et père de six enfants) vinrent déposer à la barre des témoins pour décrire par le menu les instincts pervers de l'inculpé.

Ils reconnurent entre autre que, plusieurs années avant l'assassinat de la petite Grace, ils s'étaient aperçus de l'horrible manie du vieillard ; par les nuits de pleine lune, une fièvre étrange s'emparait de lui, et il ne parvenait pas à cacher sa fringale de chair humaine... Fish est soupçonné d'avoir plus d'une fois satisfait ce besoin morbide, et lui-même avoua au dernier moment qu'avant d'assassiner Grace Budd, il avait dévoré un autre enfant : Billy Gafney. Plus de cent écoliers et écolières, disparus au courant des récentes années, furent-ils les victimes de l'ogre ?

Toujours est-il qu'en mettant à mal l'infortunée fillette, Fish n'en était pas à son premier crime d'anthropophage.

Son cas est d'autant plus stupéfiant que les médecins qui ont examiné ce vieillard au visage doux et aux manières onctueuses ont découvert chez lui plus de dix-sept perversions différentes.

On peut dire qu'il représente toute la gamme des déviations psychiques et sexuelles. Dès lors, Fish peut-il être considéré comme responsable ? C'est la question qui fut longuement examinée au cours des débats.



Albert Fish mourra sur la chaise électrique.



Jack Dempsey laisse prendre ses empreintes.



Une cérémonie du fameux Ku-Klux-Klan.

Après une discussion passionnée, les jurés reconnurent que le monstre sait distinguer entre le bien et le mal.

Empreintes de vedettes

A la suite des nombreux kidnappings qui sévissent en Amérique, la police a eu l'idée d'enregistrer les empreintes digitales de toutes les personnalités du monde politique ou financier, ainsi que celles des vedettes du théâtre et des sports. Ces archives sont destinées à faciliter les recherches des personnes disparues et de fournir une piste certaine en cas d'enlèvement.

Les vedettes américaines se sont prêtées de bonne grâce à cette opération.

Les employés du service anthropométrique, qui jusqu'ici n'avaient affaire qu'aux gangsters, accueillirent dans leurs bureaux les magnats de l'industrie, les multimillionnaires et le tout New-York élégant et sportif.

Défroques

La vogue du fameux Ku-Klux-Klan, l'organisation occulte d'Amérique, est en train de décliner ; une vente fort curieuse qui eut récemment lieu à Tullahoma, une ville du Tennessee, en est la preuve. On y vit les grandes tenues et les cagoules de cérémonie des membres du Ku-Klux-Klan local offertes pour quelques cents aux acheteurs. Or certains de ces costumes rituels avaient jadis coûté fort cher aux initiés et avaient donné à leurs réunions cette note étrange et fantasmagorique qui fit leur éphémère succès.

Malgré la mise à prix dérisoire, les acquéreurs tardaient à se présenter, et les défroques des « Clansmen » de Tullahoma finirent par échoir... aux chiffonniers.

JEUDI PROCHAIN

MARCHÉS DE FEMMES

LA TRAITE DES
BLANCHES EN
ARGENTINE ET
AU BRÉSIL
EST-ELLE MORTE ?



L'ENQUÊTE QUE
VA PUBLIER
" DÉTECTIVE " RÉPONDRÀ A
CETTE QUESTION

par MARCEL MONTARRON

LE DÉMON

DE LA MONTAGNE

Sospel (de notre correspondant particulier).

Trois heures de l'après-midi. Derrière M. Domorego, maire de Sospel, M. le Procureur de la République Dalesme, M. Arnal, juge d'instruction, et leur greffier, écorchaient leurs souliers dans ce sentier de chèvres, aride et rocailleux comme un chemin de l'enfer, qui conduit de la route de Breil au quartier de la Bassera.

Après avoir atteint un plateau désolé d'où l'on découvre, trois cents mètres plus bas, une longue vallée couleur de foin sec, il fallut dégringoler vers la ferme dont on n'apercevait que le toit de tuiles posé, semblait-il, sur l'herbe verte du pré comme un radeau sur la rivière.

Le pardessus demi-saison de M. le Procureur, le chapeau melon de M. Arnal, à travers les oliviers, et dans cette solitude où l'on ne rencontre que des bergers et, dit la légende, les génies, mauvais ou bons, de la montagne !...

Le greffier grogna :

— On n'aurait pas pu assassiner cette bonne femme-là ailleurs !

Pauvre Angèle Boyera, qui trotta, devant sa ferme, lasse de ses soixante-dix ans, le dos un peu courbé, la tête blanche, les jambes pas solides, elle n'eût jamais imaginé que sa mort dérangerait plus de monde que son mariage.

Elle était jolie fille, pourtant, lorsque, à vingt ans, elle allait danser au « festin » de Sospel. Son mari avait passé une partie de sa vie là-haut, dans une bergerie, presque à la crête de la montagne, parmi son troupeau.

Elle, était restée à la ferme, avait élevé son fils, Pierre.

Le père était mort. Elle avait vieilli. Le fils était dur au travail. Il y avait trois vaches dans l'étable. Tous les soirs, Pierre Boyera, un bidon sur l'épaule, s'en allait de son pas lent et sûr de montagnard vendre son lait à Sospel. Ah ! il le connaissait, le sentier des chèvres.

Certains soirs de neige, il devait s'y traîner à genoux.

Le fils parti, la bonne femme verrouillait sa porte, allumait la veilleuse à huile, et, patiente, ravandait des chaussettes, une pelote de laine sur ses genoux. Vers dix heures et demie — mais le temps comptait-il encore pour ses mains tremblantes, son cœur usé ? — de loin, Pierre criait :

— C'est moi, maman !

Alors, elle tirait le verrou. Pierre arrivait. Il n'était pas bavard, mais des sous et des pièces tintaient dans sa poche. C'était le rire de la maison. Mme Boyera mangeait un seul œuf à ses deux repas, mais Pierre achetait des bons du Trésor chez le percepteur.

Lorsque le Parquet pénétra dans la cour de la ferme, il trouva Pierre Boyera assis sur le seuil de sa porte, la tête dans les mains. Il y avait là son cousin et sa cousine Boyera, qui habitent le quartier de Nieya ; M. Lorenzi, le beau-frère d'Angèle Boyera ; les voisins Comte et Orengo.

Chauve, les lèvres minces sous une courte moustache, le menton volontaire, Pierre Boyera, qui est âgé de quarante-trois ans, refit aux magistrats, sur un ton monotone, le récit qu'avaient accueilli les gendarmes.

S'il pense avec vivacité, Pierre Boyera s'exprime avec lenteur ; les enquêteurs ont ajouté : avec prudence.

Boyera avait quitté la ferme, la veille, vers six heures, le bidon sur l'épaule, pour aller vendre du lait à Sospel. On l'avait vu à la coopérative, à la caserne.

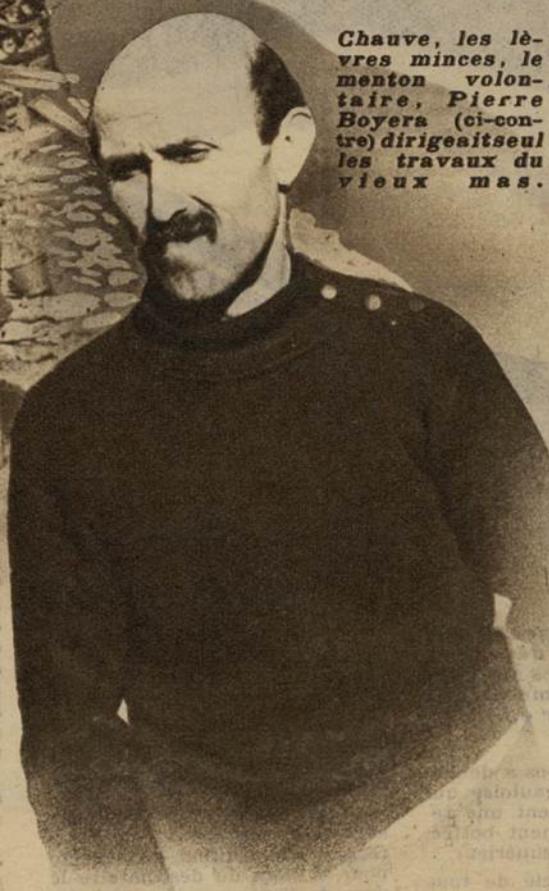
Vers vingt-deux heures quarante-cinq, il rentra chez lui. Il trouva la porte de la maison ouverte. Etonné, il passa dans la chambre de sa mère. La vieille n'y était pas, mais Boyera

remarqua que la clé de sa propre chambre, habituellement pendue à un clou, près de l'âtre, avait disparu.

Une veilleuse à huile à la main, le laitier alla visiter l'espèce de grenier où il couchait sur un lit de reclusionnaire, parmi des sacs de son et de céréales. Angèle Boyera gisait sur le sol, le buste engagé sous le lit, la tête baignant dans une mare de sang. A la lueur tremblante de la veilleuse, Boyera releva sa mère, prit le corps encore chaud dans ses bras et transporta la malheureuse dans la cuisine.

Si Boyera n'a pas menti, on n'imagine pas sans un serrement de cœur cette scène tragique dans les demi-ténèbres de la pièce : Boyera essayant de faire boire sa mère et la tête de

Chauve, les lèvres minces, le menton volontaire, Pierre Boyera (ci-contre) dirigeait seul les travaux du vieux mas.



et que la poitrine avait été défoncée à coups de talon.

Un crime sauvage, dont on ne retrouvait point l'instrument.

— Il ne me manque aucun outil, aucun marteau, affirmait Boyera. Tous ceux qui traînaient dans la cour, je les ai.

On fouilla la ferme, bâtisse primitive, construite avec des pierres de torrent, rapiécée comme un manteau de pauvre, et qu'un mauvais coup de vent finira bien par disloquer.

Dans la chambre de la morte, la plus habitable, il y avait, au-dessus du lit, un Christ de buis, une image d'Epinal représentant « Michele Arcangelo » foudroyant le dragon ; à côté, une huche remplie de linge usé. Sur la huche, des bocaux de cerises à l'eau-de-vie, des figues sèches. Le placard vide baillait.

Dans le grenier du fils, le sang avait dessiné, sur la terre battue, de grandes taches brunes. Le bahut était bouleversé. On y trouvait une boîte à biscuits, des pièces de monnaie, un rouleau de bons nationaux, des noix, des olives.

Les gendarmes fouillèrent les environs, bouleversèrent une meule de paille, remuèrent le fumier. Peine perdue. On ne trouva pas l'arme du crime.

— L'assassin, affirmait-on déjà, ne peut être qu'un familier des lieux.

L'adjudant de gendarmerie Iriart dit à brûle-pourpoint à Pierre Boyera :

— Avoue ! C'est toi qui as assommé ta mère. Vous aviez des discussions fréquentes à propos d'argent. Le matin même, on vous a entendus vous quereller. Ta mère voulait te quitter. Tu l'as surprise avant de partir pour Sospel en train de fouiller dans ta cachette, et tu as cogné.

Boyera a secoué la tête.

— Pourquoi que j'aurais tué ma pauvre maman ? Maintenant, je vais être obligé de tout vendre.

— Sa mère, a appuyé une cousine, lui était aussi utile que le bétail !

— Vol simulé, ajoute-t-on d'autre part. Boyera était trop avare pour avoir gardé cinq mille francs chez lui, sans les placer. Sa mère n'avait pas un sou. Pourquoi raconter aujourd'hui qu'elle enfermait six cents francs dans un placard ? Comment expliquer également qu'il ait fallu l'intervention du cousin Lorenzi pour que Pierre constatât qu'il avait été volé ? Le bahut était ouvert. Des bons du Trésor étaient éparpillés sur le sol. Lui, qui guette les soldats pour vendre quelques sous de lait à la porte de la caserne, n'aurait pas pensé, voyant toutes les portes ouvertes, à se préoccuper de son magot ?

Mais Boyera répond, avec une logique imperturbable :

— Les cinq mille francs, je les ai touchés il y a quelques mois seulement ; quand j'arrivais à Sospel, le soir, le bureau de poste et le guichet du percepteur étaient fermés. Les opérations se font plus difficilement à la campagne qu'à la ville. Et puis, les papiers de Bourse avaient mauvaise réputation, ces temps derniers.

Le vol ? Mais, quand il a trouvé le corps de sa mère allongé sous le lit, il n'a eu qu'une pensée : la secourir. La veilleuse éclairait mal la pièce, si mal qu'il n'a même pas remarqué le désordre du bahut.

Il y a cent personnes à Sospel pour affirmer qu'il adorait sa mère ; cinquante pour murmurer qu'il voulait s'en débarrasser.

Enigme parfaite des drames de la montagne. Tout le monde chuchote ; personne ne parle. Dans de pareilles solitudes, qui pourrait témoigner que, le soir du crime, un « frontalière », un marchand de bestiaux, un Arabe en maraude, ne frappa pas à la porte de la vieille Angèle Boyera ? Ou, pis encore, le démon de la montagne, qui sème la mort dans les fermes, l'épidémie dans les étables, le feu dans les meules et dans les granges ?

Drame de famille possible ? Mais rien ne le prouve. Qui ne savait pas, de Sospel à Breil, que les Boyera « enterraient des écus » ?

J'ai revu, deux jours après l'enterrement, Pierre Boyera. Il préparait un chaudron de pain trempé et de son mouillé pour ses bestiaux. J'ai été frappé par la limpidité de ses yeux bleus. Il y a de la tendresse chez cet être.

— C'est un grand malheur ! m'a-t-il répété.

Et, me montrant ses oliviers, sa ferme, ses champs, et le ciel bleu au-dessus des pins, il ajouta :

— Tout ça, c'est fini, puisque la maman est morte !

Pierre ROCHER.

Sous le grabat du grenier, près du bahut ouvert, gisait le cadavre de la vieille fermière ; alertés par son fils, les parents d'Angèle Boyera la trouvèrent couchée sur son lit et procédèrent à sa toilette funèbre.



C'est en plein village de Ballainvilliers, au bord d'un terrain vague, que gisait le chemineau.



Les gendarmes examinent minutieusement la bicyclette vendue par Lembourbé.

TELS les oiseaux migrateurs qui reviennent avec le printemps, les chemineaux, cachés pendant l'hiver en des refuges ignorés, s'éparpillent dans la campagne dès le retour de la belle saison. Nomades en quête de travaux journaliers, leur sac de victuailles et de linge à l'épaule, ils vont de village en village, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'emploi qu'ils sollicitent. Puis, comme ils sont bientôt repris par l'impérieuse tentation du vagabondage, ils errent de nouveau sur les grands chemins radieux et libres, se vouant au seul hasard dans leur course incertaine.

L'autre jour, un de ces « trimardeurs » avait fait halte à l'entrée de Longjumeau, sur le talus qui borde la route ; et, ses lunettes à califourchon sur la pointe du nez, il lisait le vieux journal qui avait enveloppé la miche de pain dont il finissait de ronger la croûte. Un cycliste vint à passer qui, fatigué d'avoir pédalé toute la journée, s'arrêta près du vagabond, en lui adressant la parole :

— Qu'êques tu f... là ?

— Je prends le thé, répondit l'autre en tendant à bout de bras son litre de vin rouge. T'en veux un coup ?

A ces mots, le cycliste décela chez son interlocuteur un caractère jovial qui lui plut ; et, tout aussitôt, il posa son vélo rouge contre le talus, pour s'asseoir ensuite dans l'herbe, côte à côte avec le « trimard ».

Malheureusement, il n'y avait plus assez de vin pour eux deux :

— T'en as pas un autre « kilo » ? demanda le nouveau venu.

— Je ne suis pas Rothschild ! soupira le vagabond.

De là naquirent les confidences. Celui qui « n'était pas Rothschild » expliqua quelle était sa manière de vivre, avoua qu'il n'avait pas de domicile fixe, raconta qu'il avait travaillé ces jours-ci dans la région, chez les uns et les autres, et, déjà gris d'avoir vidé le litre de vin rouge, il termina son récit par où il aurait pu le commencer :

— J'ai cinquante-cinq ans. Je suis né à Domont, en Seine-et-Oise. Et... heu ! — ici, un hoquet — heu... je m'appelle Pierre Bénard.

— Il me semble que je connais ce nom-là, repartit le cycliste, sans d'ailleurs abandonner le fil de la conversation.

Le garde-champêtre Cantrelle indique l'endroit où fut trouvé Pierre Bénard.



M. Lesy-Valensin et le procureur Cottin (ci-dessous à gauche) au cours de l'enquête.



Ce qui l'intéressait surtout, c'était de savoir si, de ses gains des jours précédents, l'ivrogne n'avait pas tout bu.

— Eh non ! répliqua celui-ci. Il ne me reste plus grand-chose, mais pourtant, encore de quoi payer un litre ou deux. D'ailleurs, c'est grâce aux bonnes sœurs de l'hôpital de Longjumeau que je vais pouvoir te régaler. Je leur ai, ce midi, demandé la soupe, et c'est comme ça qu'il me reste encore de quoi boire...

Il remit, sur ces mots, une pièce de quarante sous à son compagnon, en l'envoyant chercher le « pinard ». Puis, en pleine rue de Longjumeau, sur les marches mêmes de l'église, on vida la bouteille, à la santé des sœurs de charité...

Les libations terminées, Bénard proposa au cycliste de l'accompagner jusqu'à Balisy, village tout proche de Longjumeau, où, malgré l'heure tardive et l'instabilité de ses jambes, il comptait demander du travail. Chemin faisant, ce fut le cycliste qui bavarda le plus. Il annonça qu'il habitait dans la zone parisienne, 68, avenue

boissons. On y entra. Il en coûta au trimardeur deux verres de café et deux verres de vin blanc.

Le crépuscule était tombé quand les deux hommes sortirent de l'établissement. On les vit se diriger vers le prochain village — Ballainvilliers — mais, avant d'y parvenir, ils achetèrent encore deux litres de vin rouge, puis s'enfoncèrent dans le bois voisin, celui de la duchesse de Carafa...

Le soir, à vingt-deux heures, Lembourbé revint seul au café de Balisy. Sans être ivre, il était cependant agité. Les cinq consommateurs qui se trouvaient là comprirent qu'il était prêt à leur chercher querelle. Il les apostrophait comme s'ils s'étaient toujours connus et, devant leur prudent mutisme, il leur décochait de provocantes insultes. Enfin, las de s'adresser à qui feignait de ne pas l'entendre, Lembourbé s'embourba dans un soliloque pâteux autant qu'interminable.

— Plus de sous ! marmonnait-il. J'attends le « vieux » qui est allé en chercher. Il doit me les rapporter ici. Qu'est-ce qu'il



Les multiples objets trouvés à terre dans le bois indiquaient qu'il y avait eu lutte.



Transporté à l'hôpital de Longjumeau, Pierre Bénard ne tarda pas à mourir, cependant que Marius Lembourbé (à droite) prenait rapidement la fuite.

de la République à Bagnolet, mais qu'il était plus souvent par monts et par vaux, tantôt ouvrier agricole, tantôt colporteur :

— Tiens, justement, ajouta-t-il, ce carton bleu que tu vois accroché devant mon guidon, c'est mon fonds de commerce. Il y a là-dedans du cirage pour les cuivres, qui sert aussi bien pour les « croquenots ». Malheureusement, aujourd'hui, je n'ai pas vendu une seule boîte et je suis à « sec » comme le Sahara...

Ce récit attendrit le « trimard », mais, pour exprimer au camelot sa compatissante sympathie, il ne sut rien trouver de mieux que de lui demander son âge et son nom. Puis, s'esclaffant de son rire aviné :

— Marius Lembourbé, que tu t'appelles ! T'as un nom à ne pas coucher dehors quand le terrain est humide... On était arrivé à l'entrée du village de Balisy et, comme si le démon de l'ivrognerie s'en était mêlé, la première maison devant laquelle s'arrêtèrent les deux compagnons portait l'enseigne d'un débit de

f..., le vieux ? Va pas me faire attendre jusqu'au petit jour ! Me faut des sous. J'en ai plus. M'en faut ! Faut que le vieux m'en rapporte...

Un nouveau venu, M. Marcel Roux, jeune cultivateur de Ballainvilliers, n'avait pas assisté à la scène de provocation de Lembourbé et ne se souciait donc pas de se tenir sur la réserve vis-à-vis de son voisin de comptoir. Ils lièrent conversation au sujet de la « dèche » de celui-ci ; entretien au cours duquel le camelot proposa la vente de sa bicyclette et de sa boîte de marchandise, pour le prix global de vingt francs. Le marché, comme bien on pense, fut immédiatement accepté. Puis Marius Lembourbé disparut.

A quatre heures du matin, en plein village de Ballainvilliers, des gémissements réveillèrent un paysan, M. Audigier, qui sortit aussitôt sur la chaussée. Au bord d'un terrain vague jouxtant sa demeure, il aperçut une forme humaine ployée sur elle-même, se roulant dans l'herbe. C'était Pierre Bénard. Le malheureux était éventré ; et, tenant à deux mains ses entrailles, qui saillaient par une déchirure de vingt centimètres, il ne pouvait plus que murmu-

rer le récit du meurtre dont il est mort.

A l'hôpital de Longjumeau, les gendarmes de la localité, secondés par ceux de Corbeil, ont pu, avant sa mort imminente, recueillir les déclarations du chemineau. Toutefois, vu sa faiblesse, il ne les a pas renseignés avec une entière précision. Il leur a dépeint le signalement de son agresseur. Il leur a dit comment il l'avait rencontré ; comment il s'était traîné, après le meurtre, sur une distance de cinq cents mètres ; mais les circonstances immédiates du drame demeurent nébuleuses.

Cependant, nos propres investigations nous ont permis de reconstituer le forfait de Lembourbé.

Dans une clairière du bois de la duchesse de Carafa, des vestiges que personne n'avait découverts témoignent de la lutte que se livrèrent les deux hommes. L'extrait de naissance de Pierre Bénard gît au milieu d'un éparpillement de boutons, de sous de nickel, de lunettes, de crayons, et de tessons de bouteilles. L'un de ces derniers est maculé de sang et autour de lui s'étale un large caillot. Donc, aucun doute : le drame eut lieu au cœur de ce bois.

Mais pourquoi Bénard fut-il attaqué ?

Sachant qu'il avait un peu d'argent alors que Lembourbé en était complètement démuné, on s'explique aisément la raison de ce crime. Dans leur ivresse, les deux hommes se querellèrent pour le partage de la petite somme ; et ce fut le drame. Quant au retour de Lembourbé au café de Balisy et au prétexte qu'il donnait d'attendre là le vieux trimardeur, c'était, à n'en pas douter, un faux alibi.

Quoi qu'il en soit, dès le jour même de la découverte du crime, le gendarme Luykx et ses camarades de Longjumeau se sont mis en quête de retrouver le criminel. Il ne saurait leur échapper, étant donné tous les éléments que leur a apportés l'enquête.

Marius Lembourbé, dix fois condamné pour ivresse et rixes, passible au surplus d'un mandat d'arrêt lancé contre lui, pour le même motif, par le parquet de Provins, aura bientôt terminé sa malfaisante carrière.

Notre spirituel confrère Pierre Bénard nous en parlera dans *Ce qui se juge*, en évoquant l'assassinat de son homonyme.

Noël PRICOT.

Reportage photographique « Délective » J.-G. SÉRUZIER.)

C'est au café du « Cœur Volant » que M. Marcel Roux (ci-dessous) acheta à Lembourbé son vélo.



ENFANTS À LOUER

C'est un triste et douloureux problème. Chaque nuit, des enfants perdus, des enfants vagabonds, des enfants malheureux et souvent affamés sont à louer.

A louer... au service du vice. Cet infâme marché a ses pourvoyeurs. Ces affreuses débauches ont leurs amateurs. Contre cette plaie sociale, la justice est désarmée. Comment lutter contre un vice que la loi ignore ? Les recruteurs et les hôteliers, qui favorisent leur scandaleux trafic, risquent, les premiers, des peines de six mois à six ans de prison et de cinquante à cinq mille francs d'amende ; les seconds une peine de six jours à six mois, et une amende de cinquante à cinq cents francs.

Mais les amateurs ne risquent rien. Et la police qui les voudrait traquer se heurte, quand elle s'aventure sur ce dangereux terrain, à des obstacles infranchissables ou à des déceptions certaines.

Faute d'armes, l'enfance malheureuse et dépravée ne peut être protégée. — Comprenez, me disait un soir un inspecteur ; je sais, par exemple, qu'actuellement, dans le quartier où nous sommes et à l'heure où nous parlons, une femme reçoit chez elle des fillettes âgées de dix à treize ans qu'elle livrera à des habitués. Je sais que ces enfants recevront de l'argent. Voilà, vous semble-t-il, une affaire « toute cuite » : descente de police chez l'entremetteuse. On emballa la pourvoyeuse et ses clients...

« Eh bien ! non. Ce n'est pas si simple. Nous ne pouvons nous déplacer qu'à la suite d'une plainte, d'une dénonciation. Pas de dénonciation. La pourvoyeuse n'a pas, dans ce quartier, une mauvaise réputation. Qui la dénoncerait ? Les deux fillettes sont discrètes et fréquentent régulièrement l'école. Les clients sont, faut-il vous le dire, plus muets que des carpes. Comment agir ?

« Comment constater un flagrant délit ? Je suppose même qu'en entrant chez cette femme, nous trouvons les fillettes dévêtues. Est-ce suffisant ? Non. On peut nous répliquer que ces enfants viennent faire ici de l'éducation physique, que ce vieux monsieur, ancien moniteur à l'armée, est leur professeur. Que sais-je ?

« Et alors, tout notre beau zèle aura été déployé en vain. Cette pourvoyeuse pourra même se plaindre de notre trop indiscrète visite. L'affaire tournera à notre confusion. Nous devons sans doute nous excuser. Alors, pour « lever » l'affaire, il faut attendre l'occasion favorable. Et, en attendant, les malheureuses fillettes... »

— Mais, dis-je, ne pourriez-vous essayer d'obtenir leurs aveux ?

— Il n'y faut guère songer. Elles ne discernent pas sans doute le rôle qu'on leur fait jouer, sous le couvert d'éducation physique. Je ne vous dirai pas d'ailleurs qu'il en est de même pour tous les gosses — trop nombreux, hélas ! — qui deviennent les proies consentantes des pourvoyeurs du vice. L'infâme marché étend partout ses tentacules. A Pigalle et autour des halles, sur les grands boulevards et aux abords des théâtres. Des gosses sont recrutés comme modèles pour certains ateliers de photographes ou de peintres. D'autres sont promenées dans les rues par de faux mendiants. Des tout petits sont loués à la journée à des femmes qui s'en servent pour apitoyer les passants...

Enfants à louer...

Sur la zone de Bicêtre et sur celle de Saint-Ouen, dans des baraques faites de planches mal jointes, de morceaux de tôle et de parpaings mal assemblés, vivent des gamins délaissés qui sont « loués » à la journée à de tristes exploitateurs de la charité publique.

Cette baraque est plantée au milieu de la zone, à Bicêtre. C'est une baraque faite de planches mal jointes, de morceaux de tôles et de parpaings mal assemblés. On l'a baptisée la « Villa Picolo », et c'est là, parmi des relents d'huile chaude, de vin et de crasse, que vit, près d'un vieux chien grognon et presque aveugle, le « père Toine ».

Le « père Toine » loue des gosses. Ce n'est pas sans peine, bien sûr, que j'ai conquis sa confiance. Le vieux se méfiait. J'ai dû, pour le séduire, lui montrer certains tours de cartes qui ont émoustillé son goût pervers de la combine, du truc, du faisandage.

Un soir, enfin, il a consenti à m'emmener chez lui, dans son antre.

Il est là, maintenant, le « père Toine », avec sa tête de vieux singe barbu, son nez écrasé, ses petits yeux rieurs et sanguinolents. De son gros doigt bouffiné, à l'ongle en deuil, il tourne les feuillets crasseux d'un carnet. Son livre de comptabilité, dit-il.

L'affreux livre !

— Veux-tu Jeannette ? Elle a sept ans. Huit francs par jour. La gosse est débrouillarde. Epatainte pour faire la « fleur ».

« Préfères-tu Popaul ? Il a neuf ans. Dix francs par jour et nourri. Il jongle avec quatre oranges. Il chante. Il connaît un couplet de la Chanson à Marinette et le refrain du Chaland qui passe. Pas trop dégourdi... Tu le bougeras d'un coup de tatane dans le cul !

« J'ai encore Finette. Cinq ans. Elle « retape » (mendie). Sept francs par jour, nourrie. Lulu, le môme de la « guinche » ? Huit ans, « retape » et chansons. Il commence à jouer de la scie musicale. Dix francs par jour et la pitance. Bénéfice assuré. Alors, lequel veux-tu ? C'est tout ce que j'ai à te mettre dans les poignes pour le moment. Les quatre autres crapauds sont casés : Lise, dix ans, est chez un « barbouilleur » (peintre) pour trois jours. Toinette fait la vadrouille avec sa mère et son frère « Petit Rat », acrobates au marché aux puces.

« Alors, ça te va-t-y ? Tiens, je vas te faire venir ici la Jeannette !... »

Le « père Toine » est sorti de sa baraque. J'ai envie de fuir. Mais la curiosité professionnelle me tient ; une indéfinissable angoisse me serre le cœur. Des bruits de pas m'annoncent le retour du vieux. Le voici ; il est accompagné d'une femme au ventre rebondi sous son tablier noir à longs poils. La femme pousse devant elle une gosseline, aux mèches brunes, assez jolie à voir, malgré ses vêtements de pauvre empestés de crasse. La fillette me tend la main. Elle est sans doute habituée à de pareilles présentations et, tout de suite, comme si elle récitait une leçon apprise :

— Où c'est-y que tu m'emmenes, monsieur ? C'est-y pour la « fleur » ? J'veux plus aller à la Madeleine... L'autre soir, y a ceux de Billancourt qui m'ont mis une trempe. A Montparnasse aussi. Y en a de Bicêtre qui me volent mes fleurs. Alors, tu comprends, après, tu me donneras du « torchon ».

La mère intervient :

— Regardez-moi cette morveuse qu'a des ordres à donner, grogne-t-elle. Y te mènera où qu'y voudra, le monsieur ! Non mais des fois... Du moment qu'est pour la « fleur », c'est-y ton affaire, le reste ?

Elle tourne son gros ventre dans la direction du « père Toine ».

— Vous avez dit combien : dix francs payés d'avance, la gosse nourrie ?

Le loueur d'enfants opine de la casquette.

— Et puis, reprend la matrone, je veux pas qu'y fasse comme Bébert, cette grande salope, qu'a pas été correct avec la môme et qui m'a dit pour toute excuse : « Faut pas m'en vouloir », la « Mîche », j'étais plein comme une outre !

Je m'empresse de la rassurer.

— Est-il possible qu'un homme ait été assez lâche pour tenter d'abuser de cette fillette ?

— Ah si ! c'est possible, me répond la mère en plantant ses yeux d'ivrogne dans les miens. Même que c'est pas régulier ! Non, pour dix balles, vous vous rendez compte ! L'aurait pu me donner cent sous de mieux, tout de même ! Quel écœurement !

Je refuse naturellement la pauvre Jeannette.

— Popaul, dis-je, pour m'excuser, me conviendra mieux.

La mégère soulève les épaules avec dédain. Elle s'en va en laissant tomber ces mots :

— Pour huit balles, t'aurais voulu peut-être la mère avec ? Dis, beau brun ?

Et elle s'éloigne, simulant l'indignation.

— T'as raison, me déclare « Toine » après son départ. Avec Popaul, pas de pétard. Y renifle les « bourres » à trois kilomètres, ce môme-là. Et, quand il est « poissé », sa mère sauve la mise à tous coups. Quand on lui ramène le gosse, elle s'écrie :

« — Ce fripon qu'a encore fait l'école buissonnière ! »

Je m'inquiète :

— Où est-il aujourd'hui, Popaul ?

— En classe pour deux jours. Faut se parer, dans le métier... Comprends-tu ? Tu l'auras demain à neuf heures du matin. Dix balles et le litron de rouge. On paie d'avance !



Popaul est un gentil petit bout d'homme dont les grands yeux fiévres s'allument d'un perpétuel regard d'étonnement. Ses cheveux sont en broussaille. Il est nerveux et ne tient pas en place. Certes, il est bien un peu chétif ; mais cela, parait-il, ne gêne pas le boulot. Au contraire...

Sa mère l'a chaudement vêtu. Jugez plutôt. Il a sur lui deux chemises de son père, mort il y a un an, à l'asile de Sainte-Anne... Il a, sous sa culotte courte, un pantalon de sa mère. Un fichu de laine grise lui tient lieu de chandail. Et ses bas sont ceux que sa mère a volés lors-



Il est des scènes qu'on hésite à décrire. Pourtant...

qu'elle était à l'hôpital Cochin — la fois qu'elle a eu une crise « d'eau-de-vie ».

En prenant contact avec moi, au rendez-vous, métro de la place d'Italie, le malheureux gosse me fait savoir :

— Tu sais que c'est toi qui paie mes outils de travail ? Ça ne coûte pas cher : il me faut quatre oranges pour jongler. Faudra me les laisser choisir à ma main. Le matin, pas de « turbin » ; les cafés sont vides. Vaut mieux se taper les cours du côté de la rue de Valenciennes, de la Convention, de Grenelle. C'est samedi, aujourd'hui ; il y a beaucoup d'ouvriers qui se reposent. Ceux-là les lâchent facilement. Alors, je leur « tire » la *Chanson à Marinette*, et le *Chaland qui passe*, s'il y a de la récolte ! Après, on casse la croûte. Nous avons peut-être vingt francs de ramassés à ce moment. Puis au boulot. Il faut travailler de midi à trois heures ; c'est le meilleur de la journée. Bon. Aux tables des terrasses, ensuite, hop ! les oranges en l'air ! En avant « la jongle » ! A minuit, tu me ramènes à la « Biscaille » (zone de Bicêtre). Ça colle t-y comme ça ?

— C'est parfait ! Mais, en attendant, viens, nous allons prendre un café.

— Chouette ! Un jus avec du rhum ?

— Comme tu dis...

Nous sommes attablés tous les deux dans un café de l'avenue des Gobelins. Parfois, la main de mon jeune compagnon fouille avec précipitation dans l'échancrure des chemises paternelles.

— Pourquoi te grattes-tu ? Des « totos » ?

Le gosse lève vers moi son nez toujours humide.

— Non, des puces, me répond-il naïvement. Je couche avec « monman » et « monman » avec un « sidi ». A chaque fois qu'il vient à la maison, ce coco-là y m'colle ses bêtes ! Il est venu hier soir...

Popaul a tendu son doigt vers l'avenue.

— Tiens, m'indique-t-il, v'là Finette, l'a cinq ans. L'homme qui est avec elle, c'est son oncle. Y vont à la « renâcle » tous les deux !

Je vois une gamine à la mine souffreteuse, haute comme deux pommes, enroulée dans un fichu trop long, et qui trotte, toute menue, dans le sillage d'un grand rouquin porteur d'une guitare.

Une question m'obsède :

— Tu n'as pas peur de la police ?

L'enfant hausse ses maigres épaules et s'esclaffe :

— Y sont pas vaches, me dit-il. Les « ceux » en uniformes ne me disent jamais rien. Les autres, ceux en civil, engueulent « monman », et puis c'est tout. D'abord, je vas à l'école. Quand il y a du « pétard », la mère dit que c'est moi qui suis un cavalier et qui m'suis « barré » de la classe. Je dis toujours comme elle.

— Et si je suis pris, moi ! Comment faut-il que je me débrouille ?

— Pas malin, tu sais ! Tu n'auras qu'à dire que tu m'aidais à ramasser mes sous. N'aie pas peur, je dirai comme toi.

Mille questions me brûlent encore les lèvres. Je lui demande encore :

— Ceux qui, comme moi, aujourd'hui, t'emmènent pour travailler, sont-ils méchants avec toi ?

— Y en a qui me battent, le soir, lorsqu'ils ont bu. Il y a Sébastien qu'a une jambe de bois et « Turf », qu'est manchot. T'as pas « d'estropie », toi ?

Popaul, sur mon signe négatif, réfléchit un instant, puis poursuit :

— Les femmes sont plus méchantes ; elles sont jamais contentes ! Faudrait toujours, pour elles, des tas de gros sous comme ça ! Pourtant, elles « travaillent » mieux que les hommes ! Des fois, elles ramassent jusqu'à cinquante francs par jour, et, moi, je n'en vau que dix, comme dit le « père Toine ».

— Il a un bon métier, le « père Toine » ?

— Oui, mais y se « dégomme ». Y a bientôt plus de zone, à la « Biscaille ». Alors, ceux comme toi qui veulent louer des mômes, y vont maintenant à Clignancourt ou à Clichy. L'autre jour, la mauvette de la mère « la Chiffe » n'est pas revenue. Le type qui l'avait prise pour sept francs l'a emmenée avec lui. On sait pas où. « La Chiffe » attend toujours sa môme. Le « père Toine » a dit :

— Faut pas porter plainte. Car, alors, il y aura de la « noise » pour tout le monde ici ! Mais, las sans doute de cet interrogatoire, Popaul s'inquiète :

— Alors, c'est-y qu'on y va, maintenant, au boulot ?

Je regarde avec pitié cet enfant. Parfois il toussote d'une petite toux sèche, déchirante. Il place alors fort poliment sa petite main sale sur sa bouche. Sans que je l'interroge, cette fois, il me déclare, avec franchise :

— Je préfère la « renâcle » que de rester dans la zone. Quand les hommes viennent chez « monman », faut qu'je sorte. A l'école, je m'ennuie. On rigole toujours, en se balladant dans Paname...

Que répondre à cet enfant ?

Devant mon silence, Popaul se tait, lui aussi, me fixant toujours de ses grands yeux fiévreux et étonnés.

Neuf ans ! Il sait qu'il n'est qu'une marchandise.

En lui, je devine un cœur dur, déjà cuirassé contre la misère et la honte.

Sera-t-il un de ceux qui, plus tard, dans l'argot des prisons, appellera sa conscience la « muette » ? A-t-il jamais eu de famille ? Aime-t-il cette mère qui n'est pour lui que la « loueuse », et lui-même n'est-il autre chose, aux yeux de sa « monman », qu'un objet à louer ? Quelque chose pareille à une voiture à bras : dix francs par jour et la graisse pour les moyeux ?...

Quelles pensées peut-il remuer dans sa jeune cervelle ? Comment voit-il la société ? Souffre-t-il, seulement ?

Il m'explique fort tranquillement :

— Comprends-tu, moi, je m'la coule douce. Je n'ai qu'un désir : partir avec un cirque ! Avec des « romanos » ! Après, je m'débrouille et j'enverrai de l'argent à « monman ».

— Pourquoi ne travaille-t-elle pas, ta mère ?

Pareille question lui paraît bouffonne :

— T'en as de bonnes, toi ! Dis-moi pourquoi que tu ne « grattes » pas, toi aussi ? Je vas te répondre... « Monman » n'a jamais rien fait. Ceux qui viennent chez elle lui donnent des sous. Parfois, elle « tire » aussi dans les marchés. C'est tout.

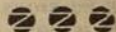
— Elle « tire » ?

— Eh bien ! oui, quoi, elle « fauche », si tu aimes mieux. Et c'est une « fortiche », tu sais ! Il faut en finir.

La surprise de Popaul est grande lorsque je lui annonce que nous ne travaillons pas aujourd'hui.

— Mais, lui dis-je, nous déjeunerons et nous dînerons ensemble.

— Sans blague ! s'écrie l'enfant, plutôt inquiet ; tu dois en avoir du « pognon », alors ?



La journée s'est écoulée paisiblement. Au restaurant, Popaul a avalé deux énormes portions de viande.

— Parce que, m'a-t-il avoué, la mère fait une soupe le matin et on n'a pas autre chose de la journée.

Au cours de l'après-midi, nous sommes allés dans un cinéma d'actualités. Il a bien ri tandis

que se déroulait sur l'écran un film comique. Le reste ne l'a pas intéressé.

En sortant du spectacle, le gamin m'a demandé :

— Si tu as tant d'argent que ça, peut-être que t'es un type de la « resquille » ?

Puis, le soir venu, comme je le ramenais vers la zone, le gamin m'a demandé :

— Faut tout de même que tu m'achètes mes quatre oranges, celles qui devraient me servir pour jongler.

— Si tu veux. Mais tu ne comptes pas « travailler », maintenant ?

— C'est pas la peine. J'ai « bouffé ». Mais c'est « l'affur » que je rapporte à la mère quand je rentre. C'est elle qui les mange !

Je l'ai quitté en abordant les cahutes de Bicêtre. Popaul s'est enfoncé dans le sombre et sinistre labyrinthe des ruelles de la zone endormie. Puis, comme j'allais tourner le dos, j'entendis sa voix flûette qui m'appelait :

— Dis donc, eh !...

— Que veux-tu ?

— Balloé, va !

Et il s'est mis à courir, à courir très vite, à travers cette zone où se louent les enfants perdus — tenant ses petites mains crispées sur les quatre oranges.

Maurice AUBENAS.



CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 91.904 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professeurs.

Broch. 91.909 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 91.917 : Carrières administratives.

Broch. 91.920 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 91.928 : Emplois réservés.

Broch. 91.930 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses catégories : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 91.936 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 91.944 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) : Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 91.949 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 91.956 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 91.965 : Marine marchande.

Broch. 91.967 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 91.976 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs).

Broch. 91.978 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chimisier, professeurs).

Broch. 91.987 : Journalisme, rédaction, secrétariats, éloquence usuelle, rédaction littéraire.

Broch. 91.990 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 91.995 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils particuliers à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

C.-L. VIGNON

LA NOUVELLE INITIATION SEXUELLE

Le préjugé sexuel. L'acte sexuel. La volupté, source d'intelligence. Le sexe, moyen de domination. Le culte de l'amour physique. L'onanisme. Les perversions sexuelles. L'avortement. Maladies et moyens de préservation. La liberté sexuelle. Initiation sexuelle des enfants. Ce qu'on doit savoir avant et après le mariage. 350 pages, format 14x23, couverture illustrée, planches nombreuses. 22 francs franco à la Librairie « Sapiens », 4, impasse Sainte-Léonie, Paris (14^e).

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSAULT, PARIS-17^e.

Horoscope Gratuit

Vous ne devez plus ignorer VOTRE DESTINÉE

Le célèbre professeur KEVODJAH, le grand astrologue hindou, affirme que chacun peut améliorer son sort et atteindre le bonheur en connaissant son avenir.

Seul initié aux rites séculaires orientaux et fidèle à la tradition de ses ancêtres, il offre de mettre sa science au service de l'humanité. Il vous renseignera sur les personnes qui vous entourent, vous guidera pour réaliser vos desirs et réussir dans vos entreprises : affaires, mariage, spéculations, héritages...

Il connaît également les secrets de l'Inde mystérieuse qui vous permettront de vous faire aimer sûrement de l'être choisi.

Si vous voulez profiter de cette offre gratuite envoyez-lui de suite vos Nom, adresse, date de naissance, et vous recevrez sous pli discret une étude de votre destinée dont vous serez émerveillé. (Joindre 2 fr. pour frais d'écriture.)

Professeur KEVODJAH, service VAH, 80, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.



INTERVIEWS

LE CINEMA ET LE CRIME



Le Dr Paul estime que le film policier n'a aucune influence sur le crime...

nel à la publicité et à l'influence possible d'une œuvre... Simple question d'intelligence, de tact, de goût... bref, au sens à la fois le plus nuancé et le plus solide du mot, d'honnêteté.

Geste amical. Accélérateur. Et en route pour le studio...

LE DOCTEUR PAUL médecin-légiste

Le jour où je me présentai chez le sympathique et populaire médecin-légiste de Paris, mêlé à tant de causes retentissantes, il n'y avait personne à l'autopostier. Aussi, obtins-je une réponse immédiate. Réponse laconique, car la familiarité des morts ne semble pas développer la loquacité du docteur Paul ; mais réponse d'autant plus précise et catégorique.

« Voyons, mon cher ami, me déclare mon interlocuteur, comment peut-on sérieusement prétendre que le film policier puisse avoir une influence quelconque sur la criminalité ? Nous avons tous les deux été gosses, et tous les deux nous avons vu, à Guignol, copieusement rosser le commissaire... Cela ne nous a pas empêché de devenir tous les deux des personnages très honorables... Avant donc de demander la suppression du film policier, où les spectateurs sont déjà animés d'un certain esprit critique, je demande la suppression, au Guignol, des mésaventures classiques du commissaire.

« En second lieu, vous remarquerez que, dans tous les films policiers, le criminel finit par être pris et châtié. On ne peut pas toujours dire, lorsqu'on parle du triomphe de la police, que ce soit le triomphe de la vertu, mais c'est au moins le triomphe de l'ordre et de la société...

« Et puis, et surtout, j'estime qu'un film policier sérieusement documenté, sans romantisme malsain, peut avoir une valeur éducative extrêmement intéressante. Tous les criminels savent depuis longtemps qu'il est dangereux pour eux de laisser des empreintes digitales sur les lieux de leur forfait, ou presque tous. On ne leur apprendra donc rien en leur montrant des criminels qui portent des gants... Mais qui sait s'il n'est pas plus profitable d'indiquer ainsi au public qu'il ne faut pas, par exemple, dans des circonstances dramatiques, nettoyer, toucher ou déplacer des objets de verre ?...

« Sans rien enlever au film policier du mouvement et des complications dramatiques qui en font l'attrait auprès du public, il me semble donc que l'on doit

souhaiter, au contraire, des films policiers SINCÈRES.

« La seule chose qui soit à reprocher, c'est ce romantisme malsain dont je viens de vous parler. »

J. GUYON-CESBRON.
(A suivre.)

... alors que la charmante vedette Madeleine Renaud pense, au contraire, qu'il peut en avoir.

MADELEINE RENAUD de la Comédie-Française

Dès que je l'interroge, la charmante sociétaire de la Comédie-Française, vedette au cinéma, de tant de films célèbres, depuis Jean de la Lune, jusqu'à La Maternelle, s'écrie :

« Je crois bien que le cinéma peut avoir une influence sur la criminalité ! Non pas, peut-être, « en tant que cinéma », si je peux m'exprimer aussi librement, mais dans la mesure où il développe dans des cerveaux ou trop jeunes, ou trop mal défendus, le goût du luxe, du mystère, du risque, de l'aventure, de la violence...

« Reproche que l'on peut, en ce cas, adresser non pas seulement au cinéma, mais à toute œuvre artistique ou littéraire qui est susceptible de faire naître ou de stimuler de telles passions...

« C'est ce que je vous dis... La gravité du péril ne vient pas, en ce qui concerne le cinéma, de sa nature propre, mais de sa popularité et de sa diffusion, du fait qu'il est si facilement accessible à tant de gens, et si goûté par eux...

« Quel remède, selon vous ? Blonde et svelte, Madeleine Renaud s'installe au volant de sa Delage pour filer au studio :

« La vie n'est pas parfaite, et chaque médaille a son revers... Néanmoins, sans tomber dans le puritanisme — Dieu nous en préserve ! — ni, par excès de moralité, dans le mensonge et l'artificiel, on peut sans doute souhaiter, en ces matières, un soin proportion-



8 JOURS à l'essai

En réclame



N° 32. Voiture d'enfant, modèle de luxe, havane, beige, bleu, gris. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Daumont", sur courroies cuir, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasquées de 25 cm., caoutchouc genre ballon. Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port
1^{er} versement 1 mois
après la livraison

Frs 288 payable 24 par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

N° 11. — Appareil "RÈVE IDEAL" pour pellicules 6 x 9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, viseur iconométrique, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif amatiagnat Magir Hermagis, très lumineux F. 6,3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288. », payable Frs : 24. » par mois.

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 x 11. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

N° 1. — Appareil photo pour plaques 9 x 12. Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.

BULLETIN DE COMMANDE D. 7

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :

N° (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte) au prix de frs. que je paierai frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à le 1933.

Nom et prénoms Signature :

Date et lieu de naissance

Profession

Domicile

Département

Gare

Girard & Boitte

112, rue Réaumur. PARIS (2^e)

220 fr. le mille, adres. à copier à la main et g. g. à cor. s. frais, Ets SPIREX, Biarritz.

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et active repousse. J'envoie "Gratuit et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables". — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi, Sœur HAYDEE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 ER), Londres W

CE QUI SE JUGE

Film de la semaine, par Pierre Bénard

Lundi Henri Boelle a la réputation d'être un soiffard. Comme il a cinquante-cinq ans sonnés, on peut en conclure que c'est une réputation bien établie. On peut admettre, comme dit l'autre, qu'on tue le ver. Mais c'est tout. Henri Boelle, lui, a voulu tuer sa femme. C'est trop. Un soir qu'il avait avalé un litre de rouge, un « calva » et deux amer-menthe, il prit un revolver dans le tiroir de la cuisine et en tira deux balles sur sa vieille compagne qui se déshabillait, en lui disant : « Dommage que ton lils ne soit pas là. En attendant, voilà pour toi. » La vieille eut le poumon perforé, mais, heureusement, elle en réchappa. Les jurés de la Seine ont condamné Henri Boelle à dix ans de réclusion. Je ne les en blâme pas. Mais j'avoue que je les comprends mal. Celui-là avait raté sa victime et, la semaine dernière, ils avaient accordé le sursis à un autre ivrogne qui, lui, n'avait pas manqué son coup. A moins que les jurés parisiens aient surtout reproché à Boelle d'avoir été trop soûl pour bien viser.



Henri Boelle avait voulu tuer sa femme.

Mardi Jean Dellinger est un nomade. Avec sa famille et sa roulotte, il va de village en village, en rempaillant les vieux sièges. Ce n'est pas une raison suffisante pour mener une vie de bâton de chaise. La roulotte avait fait halte, ce jour-là, dans un petit bourg de l'Isère; on baptisait le sixième des enfants de Segler, compagnon de Dellinger. On avait bien bu et le vin, sans doute, n'était pas baptisé, lui, car il monta rapidement à la tête. Une discussion s'éleva, au cours de laquelle Dellinger enfonce son couteau dans le bras de Segler. Dellinger comparait devant le Tribunal correctionnel de Grenoble. Un témoin déclara que Dellinger était en état de légitime défense. « Le Segler était si soûl, expliqua-t-il, qu'il voulait nous faire boire du Pernod au vin. » Retenant cette déposition, le Tribunal ne condamna Dellinger qu'à huit jours de prison. Si le fait de payer un Pernod constitue pour l'autre un cas de légitime défense, on ne va plus oser offrir une tournée dans les environs de Genève.



Jean Dellinger roulait de village en village.

Mercredi La fameuse affaire d'espionnage, si longtemps couvée par le juge Benon, a enfin vu le jour de l'audience. Le demi-jour, car tout se déroule à huis-clos. Mais le peu qu'on en sait suffit à soulever quelque scepticisme. Dès la première audience, le substitut a abondamment l'accusation contre un des inculpés, Marie Berkowitz. On l'a mise aussitôt en liberté provisoire. Elle avait fait seize mois de prévention. A quoi servait la loi sur la liberté individuelle? Le professeur Martin, ayant des témoins importants à citer, a dû faire défaut afin que son cas soit disjoint car, outre de huis-clos, il y a des choses qu'on ne peut même pas dire devant les autres inculpés. On ne permettra de m'étonner et d'avouer que je n'y comprends rien. Car que veut-on cacher? En effet, s'il y a un procès, c'est que les inculpés sont prévenus d'avoir livré nos secrets à l'étranger. Alors, puisque l'étranger est au courant, à quoi essayer de lui dissimuler ce que les accusés ont justement accusés de lui avoir révélé?



Mme Mermet et son bébé dans le box des accusés.

Jeudi Voilà l'histoire. Moïse Hetelay est tuberculeux. Une femme mariée lui avait témoigné de la commisération : Mme Parent. Elle avait été sa maîtresse. Après un nouveau séjour au sanatorium, Moïse Hetelay s'était crû définitivement perdu. Alors, ne voulant pas mourir seul, retrouvant Mme Parent, il la remercia de ses bontés en lui tirant deux balles. L'une dans la tête, l'autre dans le cou. Elle fut tuée net. Il vit encore. Car le plomb est tout de même plus dangereux que la tuberculose. Les jurés de la Seine, après une brillante plaidoirie de M^r Jean-Charles Legrand, ont condamné Moïse Hetelay seulement à deux ans de prison avec sursis. Il faut dire qu'ayant tué sa maîtresse, il essaya très sérieusement de se suicider. Il se tira trois balles dans la tête. Il n'en mourut pas. Même, depuis ce temps, il se porte à merveille et son affection tuberculeuse paraît en régression. Le docteur Paul fit cet aveu : « Cette tolérance du cerveau, aux blessures par balle credit à tout ce que j'ai appris et enseigné » (sic).



Moïse Hetelay et son avocat M^r J.-C. Legrand.

Vendredi Il s'agit là d'une affaire très compliquée qui a été évoquée devant le Tribunal d'Annecy. M. Picon, qui porte un nom à faire des apéritifs, fabrique en réalité des fromages. Il eut un jour cette pensée : « Si je parlais du gruyère pour faire du hollandais. » « Faire du hollandais » lorsqu'on est Savoyard peut paraître à première vue original. Il n'en est rien lorsqu'on sait qu'on fabrique en Allemagne du « véritable » camembert. M. Picon, qui a le cœur généreux, fit entrer dans la confection de son fromage 40 % de graisse, alors que, dans le véritable, on n'en retrouve que 20 %. Ainsi son « ersatz » était supérieur à l'original. Il n'en a pas moins été poursuivi. Tous les témoins démontrèrent à l'envie que le hollandais savoyard de M. Picon valait mieux que le hollandais hollandais. D'ailleurs, ainsi que le soutint un témoin, le Hollandais ne nous a-t-elle pas pris notre gruyère? Les juges ont demandé à réfléchir. Au camp des fromages, il ne faut pas jeter la panique. Ils courent naturellement si vite.



M. Picon faisait du fromage de Hollande en Savoie.

Samedi Toujours des histoires d'espion. C'est la mode, comme dans les romans policiers. Ceux-là sont trois Allemands : Johann Rathke, Aloïs Frishmann et Otto Balthes. Ils sont accusés d'avoir travaillé pour l'Allemagne et en particulier pour l'industriel Heymann Roehling. Le premier accusé, Johann Rathke, n'a jamais pu être pris et il vit très tranquillement dans la Sarre. Le troisième, Balthes, ancien officier de l'armée impériale, est aveugle. On se demande, dans ces conditions, avec angoisse, ce qu'il a bien pu voir de caché. Lui et Frishmann avaient été condamnés une première fois, l'un à trois ans, l'autre à trente mois d'emprisonnement. Ce jugement fut cassé. La Cour de Nancy vient, cette fois, de les frapper tous les deux d'une peine de trente mois de prison. Là-dessus, M. Charles Reibel, qui veut aligner le Code français au Code allemand, demande que la peine de mort frappe dorénavant le crime d'espionnage. Cela paraît indispensable. Les histoires d'espionnage devenant banales, il faut en corser le dénouement.



M^r Ch. Reibel veut la peine de mort pour les espions.

Dimanche Un ménage s'est présenté devant les juges de Versailles. Madame demandait le divorce. Prétente : Monsieur introduisait dans le lit conjugal une chienne, Diane, et celle-ci passait toutes ses nuits entre les deux époux. Injure grave, prétendait Madame, car rien ne doit séparer le mari de sa femme. A quoi Monsieur répondait que Madame était assez mal fondée à se plaindre maintenant, puisque cette situation durait depuis plusieurs années et qu'au surplus Madame, ainsi que le prouvaient des lettres versées aux débats, proclamait la joie qu'elle avait à caresser les poils rudes de la bête. Les femmes sont changeantes! Les juges de Versailles, après avoir longuement réfléchi, ont donné, en leur sagesse, raison au mari, déclarant que Madame, après ses aveux, avait tort de se plaindre. Ils l'ont déboutée, Monsieur triomphe. Succès illusoire. Il est, en effet, probable qu'à la première occasion Madame lui gardera un chien de sa chienne. Ce qui ne saurait tarder!



L'épouse ne voulait plus de chienne dans son lit.

FAITS DIVERS

JEUNES FILLES SANS FLEUR

Alexandrie (de notre correspondant particulier.)

L'HOMME entra lourdement dans le box des accusés.

Il promena sur la foule un regard affolé, un regard de bête traquée et se laissa tomber avec accablement sur son banc.

Il s'appelait Sorati. Charles Sorati. Un front bas, des yeux d'un jaune indécis, de grosses joues rondes encadrant une petite moustache noire lui composaient une figure d'une banale médiocrité, et, à voir ce petit homme à l'aspect paisible, on aurait volontiers juré qu'il ne se passerait jamais rien dans sa vie.

Et pourtant... Mais, déjà, le président, après un bref interrogatoire d'identité, posait la question rituelle :

— Guilty or not guilty ?

— Not guilty, Your Honor, répondit en se levant M^r Abela, le défenseur de l'accusé.

Une houle parcourut l'assistance. En soi, l'affaire était banale. Sorati, veuf et ayant une petite fille, Gilda, avait éprouvé le besoin de se remarier et y avait de cela quelques années. Il épousa une jeune fille, Charlotte Siag, qu'il savait appartenir à une famille peu aisée, mais honnête.

Le début de leur mariage avait été assez heureux ; mais, au bout de peu de temps, Sorati, malgré son aveuglement, fut bien obligé de s'apercevoir que sa femme était d'un naturel plutôt volage. Malgré tout, il fallut un incident fortuit, la rencontre de sa femme et de l'amant de celle-ci dans un endroit public, pour le décider au divorce.

Ils se séparèrent donc et, du jour au lendemain, Charlotte, privée des largesses de son mari, passa de l'aisance à une situation précaire ; elle en conçut un vif dépit.

C'est à partir de ce moment-là que les deux sœurs de Charlotte, Marie et Antoinette, prirent l'habitude de venir passer quelques instants chaque jour dans la villa de leur ex-beau-frère. Sorati, apitoyé par leur sort, les retenait assez souvent à déjeuner ou à diner et leur donnait parfois quelque menue monnaie.

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, un beau jour, de se voir accusé par son ancienne femme d'avoir abusé de Marie et d'Antoinette!

Il protesta véhémentement, nia avec indignation, jura ses grands dieux qu'il était incapable d'un pareil forfait. Malheureusement pour lui, l'expertise médicale démontra que les allégations de Charlotte Siag n'étaient que trop fondées.

Et Sorati fut envoyé devant les assises, avec la double perspective de se voir con-

damné à 10 ou 15 ans de travaux forcés, car la loi anglaise n'est pas tendre pour ces sortes de méfaits, et être obligé, en plus, de payer une très forte indemnité.

Le malheureux avait tout contre lui, et, en arrivant au procès, il n'était plus qu'une loque.

Il semblait qu'il y eût peu de chances de le sauver, car il était difficile de vouloir nier l'évidence.

Heureusement pour lui, il est une coutume de la loi anglaise qui permet à la Cour de procéder à ce que l'on appelle la « Cross Examination », (espèce de contre-interrogatoire des témoins à charge qui ressemble à un grilling en règle).

Après la déposition de Charlotte, qui fut accablante pour l'accusé, vint le tour de la petite Antoinette.

Le président, après lui avoir fait avouer que, pendant ses visites chez Charles Sorati, la fille de celui-ci était toujours à la maison, lui demanda dans quelle pièce elle avait été déflorée. Sans hésitation, elle répondit que c'était dans la chambre de Charles.

Le président interrogea :

— Avez-vous recommencé souvent ?

— Oui, chaque fois que j'allais chez lui. C'est alors que M^r Abela intervint :

— Ne sortiez-vous jamais avec votre grande sœur Charlotte ?

— Quelquefois.

— Allez-vous faire des visites avec elle ?

— Oui.

— Chez qui ?

— Chez des amis de ma sœur. Il y avait des dames et des messieurs.

— Que faisiez-vous là ?

— On buvait, on dansait.

— Est-ce que les messieurs qui étaient là étaient gentils avec vous ?

— Oh ! oui, ils me prenaient sur leurs genoux et ils m'embrassaient.

— Étaient-ce toujours les mêmes ?

— Non.

Marie, confondue par des questions aussi précises, dut également avouer à son tour qu'elle accompagnait sa sœur dans des maisons où l'on buvait et où des amis la caressaient. Poussée à bout par l'interrogatoire de M^r Abela, elle finit par avouer que Charlotte l'avait forcée à se prostituer dans le but de se venger de son mari.

Ce n'était plus qu'un jeu, désormais, pour M^r Abela de faire éclater l'innocence de son client.

Une heure après, le jury revenait avec un verdict de non culpabilité. Charles Sorati était libre. Mais il l'avait échappé belle.

Maurice BETITO.



Charles Sorati fut accusé par sa femme (en haut, à gauche) d'avoir abusé de ses deux sœurs, Marie et Antoinette Siag (ci-dessus).



Le long de la mer du Nord, d'Anvers à Dunckerque, et tout le long de la frontière franco-belge, vit une étrange faune de filles, de fraudeurs, de trafiquants, pays que notre collaborateur explore jusqu'en ses bas-fonds, en compagnie de Milo, dit « l'Américain », le roi des affranchis des Flandres.

VI. (1)

GERMAINE devenait pour moi une douce habitude. Tantôt, j'allais la rejoindre à Bruxelles lorsque mon métier m'entraînait à quelque procès d'assises ou reportage en Belgique ; tantôt, c'était elle qui venait me chercher à *Déetective*, lorsqu'elle passait à Paris. Quelques jours après la nouvelle année, Germaine était sur le point de retourner en Belgique, ayant terminé ses affaires à Paris. C'était sa dernière soirée et nous rentrions du cinéma lorsqu'elle me dit :

— Tu n'as jamais rien fait avec les histoires de serveuses que tu recueillais l'an dernier ?

— Non, il faudrait que je retourne à Lille, et je n'en ai pas l'occasion. Milo, qui me tuyautait, est maintenant dans de grosses affaires d'huiles et essence, du moins il le prétend, et je le vois rarement. D'ailleurs, comme c'est grâce à lui que j'avais commencé cette enquête et que tous mes renseignements venaient de lui, je ne veux pas lui faire courir le risque d'être embêté à cause

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 331.

de moi. Mais toi qui es en relations d'affaires fréquentes avec lui, tu ne trouves pas qu'il change beaucoup ?

— Pas envers toi, en tout cas. C'est un copain très régulier. Mais vois-tu, quoiqu'il prétende, les affaires ne sont plus pour lui ce qu'elles étaient. Il est passé de justesse près de l'affaire de trafic de cocaïne d'Hazebrouck. « Ils » en ont pris quatre. Il n'y a que Milo qui soit passé à travers, et un type d'Anvers, un marin d'origine grecque, Macropoulos, qui a pu filer en Allemagne.

— Dis-moi, Germaine, toi qui vois les choses d'une façon saine — si ! tu juges avec beaucoup de calme et de désintéressement — pourquoi crois-tu que Milo a éprouvé parfois le besoin de faire de moi presque un confident, en tout cas le témoin de certaines de ses combines ?

— Je crois d'abord que c'est surtout par amitié pour toi. Peut-être pour que tu puisses, à l'occasion, en cas de malheur, témoigner en sa faveur. Et aussi par ce besoin de confidences qu'ont tous les êtres sensibles.

— Mais nous, est-ce qu'il sait que...

Germaine partit d'un franc éclat de rire. Nous étions arrivés chez moi et je suivais des yeux la haute silhouette si fine, si chère pour moi, de mon intermittente amie en train de se déshabiller. Je faisais tout pour me détacher d'elle et tout me ramenait vers cette créature étrange qui vivait en somme une existence de danger, frôlait des criminels, avec un calme singulier. J'ignorais ses origines, et le fond de ses pensées. Mais dès que je souhaitais sa présence, elle était là, tendre et fidèle à l'amitié amoureuse, comme une midinette.

— Lucien ne t'a jamais parlé de l'affaire de l'Hacienda ?

— Je n'ai même jamais entendu parler d'une affaire de ce nom.

— Eh bien ! si tu reprends un jour tes notes pour tes « Princesses d'Auberges », tu pourras raconter ça. Tu me demandais pourquoi maintenant Milo a l'air sonné. On le serait à moins. Voilà l'affaire. Tu connais suffisamment l'Américain pour savoir qu'il ne s'embarrasse guère des poules. Aujourd'hui celle-ci, demain une autre. Il avait cependant une simili-régulière, Pauletty, qui faisait les grands cafés de Lille, autour de la rue Faidherbe, et les boîtes de nuit, derrière le théâtre. Elle était arrivée à connaître ce qu'il y avait de mieux comme michés entre Lille, Roubaix, Tourcoing. Elle aurait pu être bien entretenue par un filateur ou un brasseur. Mais elle était comme moi. Quand on aime son indépendance... Pourquoi Lucien s'est-il attaché à celle-là ?... C'est comme si on me demandait pourquoi ça colle si bien, nous deux ! Tout ce que je pourrais dire, c'est que je ne me suis jamais embêtée une minute avec toi... sans compter d'autres distractions que j'apprécie. Pauletty était devenue une espèce de célébrité lilloise. Petite chanteuse venue de Paris, installée dans un bar près de la Grande-Place, elle avait fait la fortune de sa taillière et le désespoir de pas mal de jeunes gens de là-bas. Deux gars, et de bonne famille, tu peux me croire, s'étaient même battus en duel, au pistolet, dans les fossés des fortifications, pour elle. Elle se fichait de tout cela. Une espèce de Carmen, qui regardait sans passion les types flamber pour elle... et qui savait leur tirer les sous comme pas une. Lucien est arrivé au bon moment pour faire un virement et placer à son compte les économies de la même. Malgré ça, il l'aimait beaucoup.

— Mais quel rapport a tout cela avec l'affaire de l'Hacienda ?

— T'es bien nerveux, ce soir ! Laisse-moi t'expliquer ! Un comité politique, je ne sais plus très bien s'il était de droite ou de gauche, se réunissait une fois par an pour un banquet dans une brasserie genre Cintra dont le patron était, d'ailleurs, trésorier du comité. Ça buvait ferme, là-dedans. A minuit, les sérieux s'en allaient et une douzaine de types restaient entre eux pour les fines réjouissances. On faisait monter, avec les bouteilles de champagne, les femmes qui étaient encore en bas, au bar. Pauletty, qui s'y trouvait, monta pour la rigolade. D'ailleurs, elle les connaissait tous. Et l'on dansa et l'on but. Et tu sais comment on sait boire dans le Nord. Pauletty, elle, étant complètement partie, s'étendit sur un canapé. C'est alors qu'un des types eut la singulière idée de... comment pourrait-on dire ça... de « l'épouser » avec un goulot de bouteille de champagne. Il la blessa grièvement, le fil de fer du bouchon ayant fait harpon... On l'a transportée à l'hôpital Saint-Sauveur, où elle est morte deux jours après ; ça peut se vérifier.

— Et on n'a rien su de ça ?

— Penses-tu ! On en a parlé vaguement. Le type de l'Hacienda a liquidé sa boîte, après avoir fait jouer de toutes les combines politiques possibles. Milo, avec son métier

Grand reportage

et ses antécédents, qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? Descendre le type ! Ça lui aurait pas rendu sa petite mère.



Nous venions à peine de nous endormir lorsque, brutalement, la sonnerie du téléphone nous éveilla :

— Allo, Paris !... Allo ! Ne quittez pas, on vous cause. Allo, ici Milo. C'est toi, Jy ? Je te téléphone de Lille. Oui, je t'expliquerai. C'est aujourd'hui vendredi, je voudrais que tu viennes passer deux jours avec moi. J'ai des affaires à terminer et puis je dois filer ensuite... Je ne peux pas te dire, car je suis « A la Chicorée ». Rendez-vous ici, demain soir... Dis bonsoir pour moi à Germaine et tâche de l'amener...

Je raccrochai l'appareil dont Germaine tenait en main l'autre écouteur.

Devant mon étonnement, elle éclata de rire :

— Tu ne t'imagines pas que, depuis deux ans qu'on se connaît, Milo ne sait pas que je couche avec toi !

Mais j'étais inquiet pour d'autres raisons. Ce coup de téléphone en pleine nuit. Et puis ce brusque départ...

— Qu'est-ce que c'est « La Chicorée » ?...

— Un estaminet, place Rihour. Mais tout ce qu'il y a de plus régulier. Le seul qui reste ouvert toute la nuit. Ce n'est pas la faute au patron si les tapins viennent s'y envoyer des cafés-crème, si des michetons viennent s'y ravitailler en poules, si les tauliers y font des descentes quand ils manquent de main-d'œuvre, et si les bourres pêchent là-dedans comme en plein vivier...

Le lendemain, nous étions à Lille, attablés avec Germaine et Milo devant de somptueuses soupes à l'oignon.

— Dire qu'il va falloir quitter tout ça ! Des copains gentils comme vous, le milieu, l'atmosphère de danger et de bagarre des nuits de fraude. Demain j'ai un chargement d'essence qui passe et, lundi, les sous touchés : au revoir, les amis !

— Mais qui t'oblige de partir ?

— Oh ! une sale histoire. Et pourtant, pour une fois, je n'y suis pour rien. Un copain, à Comines. Marié ; mais, là, régulièrement marié. Ça lui apprendra. Il tient un cabaret au bord de la Lys. On passait des ballots de tabac dans de la toile imperméable, au fil de l'eau. On lâche les paquets en Belgique après les avoir lestés pour qu'ils flottent entre deux eaux, et on les repêche en France. Ça marchait admirablement. Mon copain de Comines et moi, on était les seuls dans l'affaire... Plus quelques Flamands qui faisaient le boulot pratique. Sa femme s'envoyait en l'air avec tous les gars du pays. Mais vous pensez, un vrai affranchi, même *marida*, qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Et, un jour, madame est devenue amoureuse d'un brigadier de douanes. Mon copain n'a pas pu digérer ça : « Elle pouvait s'envoyer tout ce qu'elle voulait, mais un douanier, j'y ai dit : non ». Enfin, ils se sont engueulés, battus... Il l'a balancée dans la Lys, les-

D'AUBERGER

par Jérôme MAYNARD

tée comme un ballot de tabac. Elle doit flotter entre deux eaux. Mais moi, comme j'ai été de pas mal de combines avec lui et que, s'il est fait, on ne sait jamais jusqu'où il la bouclera, je préfère les mettre. Sans compter que je me sens très attiré vers Barcelone pour passer l'hiver et y emmener quelques petits lots mignons chez Madame Petit. En attendant le plaisir de vous voir là-bas, il faut demain que j'aille à Wambrechies terminer une affaire.



Wambrechies. Je ne pouvais m'empêcher d'évoquer avec un sentiment de tristesse, peut-être de regret, ces instants vécus parmi les gars de frontière et leurs compagnes — la voix de la petite Noémie, l'apparition de Léo-le-Déserteur.

Ces souvenirs réveillaient cependant mon désir de retrouver ce coin perdu des Flandres françaises. Ma curiosité était éveillée de savoir ce que Milo allait faire à Wambrechies.

Le lendemain soir, on monta tous trois dans la Chrysler à Milo. En vingt minutes, on fut à Wambrechies. La neige qui tombait du ciel bas fondait sur le sol, formant sur le chemin un vrai marécage.

Vandamme avait restauré son estaminet mais il n'était pas plus gai pour cela. Il y régnait toujours la même odeur de pipe et le parquet y était toujours, malgré le sable blanc, englué de l'argile apportée là par les paysans et les briquetiers. Vandamme, obèse et lunaire, traînait, comme par le passé, ses galoches en apportant les verres de bière ou les genièvres.

— Si vous étiez venus plus tôt, vous auriez vu un beau combat de coqs — quatre paires — qu'on a fait dans le hangar. C'était une vraie tuerie.

Dans l'arrière-salle, deux jeunes filles que je reconnus pour les avoir vues la veille à « La Chicorée », où elles venaient sans doute entre deux passes, attendaient, apparemment perplexes, silencieuses. Aucun doute : elles étaient ici, dans ce petit patelin de Wambrechies, parce que c'était dimanche et qu'ainsi elles pouvaient faire quelques clients qu'elles emmèneraient dans les chambres du premier étage.

Soudain, une pauvre fille, portant un seau de charbon m'apparut dans l'encadrement de la porte de la cour, comme poussée par la rafale de neige. Noémie !... Mais une Noémie vieille, défaite, comme anéantie. Elle m'apparut également fort négligée. N'avais-je pas rencontré cette fille à Anvers ? Milo m'avait dit l'avoir vue à Bruxelles, dans une boîte de la rue du Marché-au-Charbon. Il est vrai qu'il avait ajouté : « Cette gosse ne promet pas ce qu'elle devait donner. Et puis, elle décolle... »

Germaine vint s'asseoir près de moi, me montra qu'elle avait les mains glacées en les posant sur les miennes et me dit à l'oreille :

— Ne trouves-tu pas que Milo a l'air bien inquiet, ce soir ?
A ce moment entra un type qui portait un manteau en poil de chameau, genre met-

teur en scène de cinéma, et des bottes couvertes de boue.

— Tu parles d'un temps, dit-il en s'ébrouant... Ça fait tout de même plaisir de retrouver un peu de chaleur et de lumière.

Je compris qu'il avait dû passer la frontière à un point discret et grâce à certaines complicités. Une voiture devait l'attendre dans quelque village belge.

— Ils seront ici dans un quart d'heure, dit à Milo le nouveau venu.

Je montrai à Milo Noémie qui, près de la porte, la main soulevant le rideau, regardait dans la nuit :

— Je ne suis pas étonné qu'elle soit revenue. Son mec est un petit salaud. Mais, au point de vue boulot, il est régulier et il travaille pour nous. Mais la pauvre gosse est bien amochée... Sûrement qu'elle est fadée. Bien sûr ! la dernière fois que je l'ai vue, elle était dans une boîte où j'aurais pas envoyé ma pire ennemie.

Ballotée d'estaminets en estaminets, sans défense et sans charme réel, vendue et revendue par Léo qui ne la récompensait même plus d'une caresse, Noémie était devenue ce souillon que nous avions devant les yeux. On devinait chez Milo, qui pourtant n'avait pas pour habitude de faire du sentiment, de la pitié pour cette « gosse foutue », comme il disait.

Accoudé à son comptoir, Vandamme paraissait rêver. Rien de ce qui se passait dans son estaminet ne semblait l'intéresser, même l'immobilité imbecile, comme un bœuf dans un champ de luzerne. Milo fit le tour du cabaretier, lui tapa sur l'épaule et lui offrit un genièvre au comptoir. Puis, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, ajouta au prix des consommations deux billets de cent francs qui, des grosses pattes de Vandamme, passèrent dans la caisse. Je m'expliquai alors l'indifférence de Vandamme. Chez Vandamme, on ne vendait pas que de la bière et du genièvre, mais aussi du silence. Parmi la clientèle courante des culs-terreux et des briquetiers, se mêlait, chaque jour, celle des contrebandiers de toutes sortes. Les trafiquants de femmes, de stupéfiants, d'essence, de tabac, avaient sans cesse besoin de l'estaminet et de l'homme. Même lorsque se produisait une bagarre, qu'un conflit sanglant éclatait, Vandamme ne voyait rien, ne savait rien. Il prenait devant les enquêteurs cette allure stupide, bestiale, qui faisait sa force...

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un cri éclata dans la nuit :
— Halte à la douane !...

Et, aussitôt, trois coups de feu claquèrent au dehors au moment même où grinçaient les freins d'une lourde voiture, un lourd camion sans doute, car la boutique de Vandamme avait tremblé sur son passage.

Vandamme regarda Milo, et Germaine se serra contre moi.

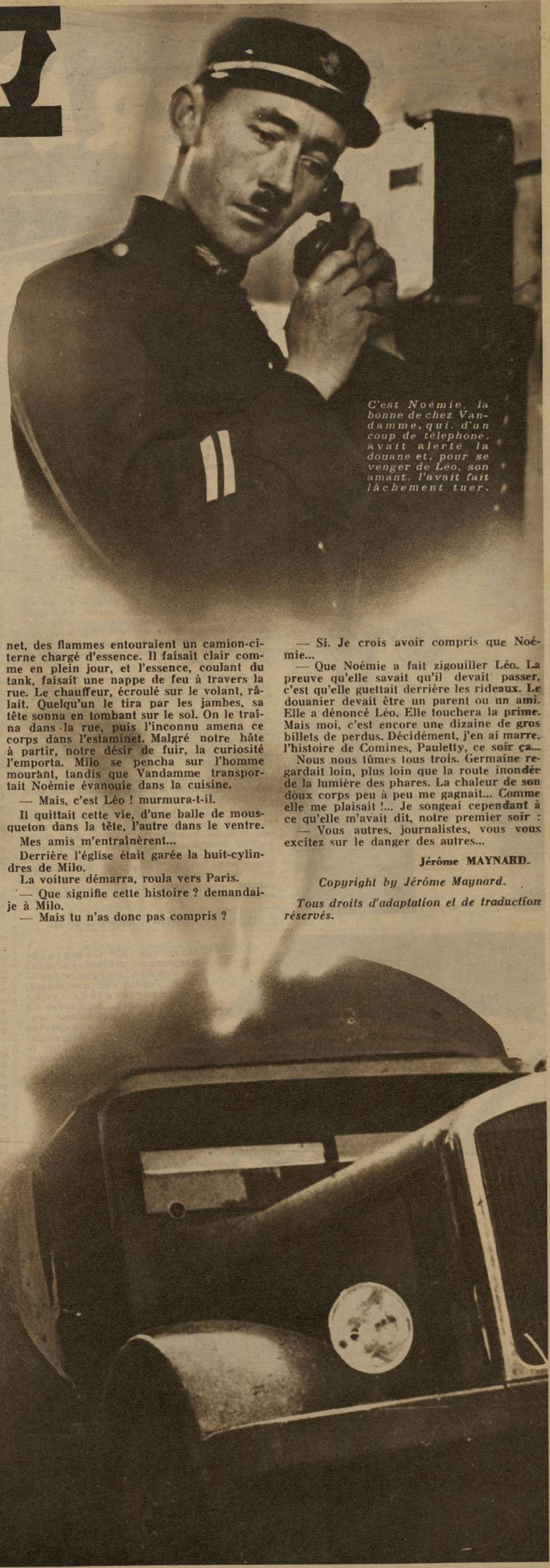
Pourquoi ai-je regardé Noémie, la petite serveuse ?

Au premier coup de feu, elle s'était élancée sur le seuil. Au troisième, elle était tombée. Des gens couraient, criaient dans la rue.

— Foutons le camp ! cria Milo.

Sur la route, à vingt mètres de l'estami-

Sur la route, à vingt mètres de l'estaminet, des flammes entouraient un camion-citerne chargé d'essence. Au volant, le chauffeur agonisait.



C'est Noémie, la bonne de chez Vandamme, qui, d'un coup de téléphone, avait alerté la douane et, pour se venger de Léo, son amant, l'avait fait lâchement tuer.

net, des flammes entouraient un camion-citerne chargé d'essence. Il faisait clair comme en plein jour, et l'essence, coulant du tank, faisait une nappe de feu à travers la rue. Le chauffeur, écroulé sur le volant, râlait. Quelqu'un le tira par les jambes, sa tête sonna en tombant sur le sol. On le traîna dans la rue, puis l'inconnu amena ce corps dans l'estaminet. Malgré notre hâte à partir, notre désir de fuir, la curiosité l'emporta. Milo se pencha sur l'homme mourant, tandis que Vandamme transportait Noémie évanouie dans la cuisine.

— Mais, c'est Léo ! murmura-t-il.

Il quittait cette vie, d'une balle de mousqueton dans la tête, l'autre dans le ventre. Mes amis m'entraînèrent...

Derrière l'église était garée la huit-cylindres de Milo.

La voiture démarra, roula vers Paris.

— Que signifie cette histoire ? demandai-je à Milo.

— Mais tu n'as donc pas compris ?

— Si. Je crois avoir compris que Noémie...

— Que Noémie a fait zigouiller Léo. La preuve qu'elle savait qu'il devait passer, c'est qu'elle guettait derrière les rideaux. Le douanier devait être un parent ou un ami. Elle a dénoncé Léo. Elle touchera la prime. Mais moi, c'est encore une dizaine de gros billets de perdus. Décidément, j'en ai marre. L'histoire de Comines, Paulety, ce soir ça...

Nous nous tûmes tous trois. Germaine regardait loin, plus loin que la route inondée de la lumière des phares. La chaleur de son doux corps peu à peu me gagnait... Comme elle me plaisait !... Je songeai cependant à ce qu'elle m'avait dit, notre premier soir :

— Vous autres, journalistes, vous vous excitez sur le danger des autres...

Jérôme MAYNARD.

Copyright by Jérôme Maynard.

Tous droits d'adaptation et de traduction réservés.

FIN

GRANDE VOIX

III. — M^e CAMPINCHI (1)

M^e CÉSAR CAMPINCHI est Corse. C'est même un Corse à cheveux plats, soigneusement partagés par une raie médiane, mais peut-être le choix de ce style de coiffure est-il moins un hommage à Napoléon qu'à M^e Henri-Robert.

Si jamais les hasards de l'existence doivent vous conduire — on ne sait jamais — dans le cabinet de M^e Campinchi pour lui demander d'assister votre innocence persécutée, vous vous ferez avec raison à la réputation d'un défenseur souvent heureux. Et vous n'en demanderez pas davantage. On vient chez le grand avocat comme chez le grand médecin, pour être rassuré... et consolé par avance.

Mais si, d'aventure, vous vous trouvez faire sa connaissance en toute liberté d'esprit et de corps et que, séduit, intrigué par ce visage mobile, traversé par des éclairs de lunettes et des regards de braise, il vous prenne fantaisie d'interroger César Campinchi sur lui-même, vous pouvez être certain qu'au bout de cinq minutes il vous parlera d'Henri-Robert auquel il a voué la plus fidèle et la plus touchante admiration.

Oh ! Ce n'est pas qu'il déteste de parler de soi. Au contraire. Mais parler, c'est agir, c'est vivre. Ne lui demandez pas d'égrener des souvenirs, d'évoquer des fantômes mélancoliques ; lorsque M^e Campinchi se raconte, lui et sa carrière splendide, c'est toujours en avant.

Il raconte ce qu'il fera, ce qu'il rêve de faire, ce qu'il veut avoir le temps d'aimer, de comprendre, de faire comprendre.

Tel est, je crois bien, le secret de son prestige étonnant. Il est de ceux qui vous entraînent à l'assaut de l'avenir et de qui la parole magique semble ouvrir des portes devant les regards étonnés et les pas incertains des débutants.

Jamais le geste qui décourage, l'ironie désabusée qui coupe à l'enthousiasme son élan juvénile.

« Moi aussi, semble-t-il dire, j'ai été jeune et, vous voyez, je le suis encore. Ça n'est pas difficile, il suffit de vouloir, mais de le vouloir fermement, à chaque minute, avec l'obstination vigilante, exacte, méticuleuse, d'une jolie femme. Essayez de faire comme moi, vous verrez comme c'est enivrant et comme c'est facile, quand l'habitude est prise. »

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 334.

Observez M^e Campinchi préparant minutieusement un dossier, ou encore écoutant, replié sur soi-même, un interlocuteur, vous comprendrez le secret de ce grand défenseur, qui est, par des ripostes incisives, fulgurantes, de démolir le jeu de l'adversaire

Il est, hors l'exercice de leur profession, des avocats taciturnes et silencieux. On dirait qu'ils ménagent leurs moyens et se reprocheraient d'en détourner quelque part au profit de l'amitié et des plaisirs de la société. Tel n'est point César Campinchi. Vous le trouverez toujours prêt à parler, à plaider pour vous des causes imaginaires, celle d'un livre, d'un tableau, d'un paysage...

Vous serez tenté de penser : quel bavard ! Et vous serez tout étonné de vous apercevoir, un quart d'heure après, que vous n'avez l'esprit occupé que de ses propos, dont vous n'arrivez pas à trouver un seul inutile !

Partout où le jeune César a passé : lycée, faculté, Conférence des avocats, il a fait, comme on dit, des étincelles. Il est de ceux dont on se plaît à dire, au spectacle de leur forte et brillante dentition, du rire avide de leurs yeux : ce gaillard-là est capable de tout.

Il l'a bien prouvé ! De tout ? Non pas. Et sa carrière en témoigne victorieusement. Au Palais, à la Chambre des Députés, dans la vie, il y a beaucoup de choses dont un Campinchi est incapable, et dont il semble ne pas soupçonner l'existence. Et ce sont justement celles auxquelles d'autres s'adaptent, ou se résignent paresseusement.

La paresse, pour certains, c'est le conseiller secret, le guide, le but suprême, la récompense. Pour lui, c'est l'image même de la décrépitude, de l'immobilité, de la mort. Et César Campinchi aime la vie par dessus tout. C'est un vivant. Mais non un viveur. Le viveur, c'est un vivant paresseux.

Voyez-le à la barre, ou dans son cabinet, ou dans les couloirs du Palais, ou gravissant quatre à quatre l'escalier de la Cour d'assises : sa démarche est un défi perpétuel à toutes les paresseuses, celle de l'esprit, celle du cœur, celle des muscles, des nerfs, du regard, de l'oreille, et surtout celle de la parole.

Son débit est clair, nettement articulé, mais vif et rapide. Il arrive à M^e Campinchi de faire un mot, de laisser briller un instant un trait de verve, mais sans insistance, sans s'attarder complaisamment dans le succès. Cette complaisance serait encore de la paresse.

Et la satisfaction de soi, une certaine fonde majestueuse et compassée ? Et le sourire des gens qui s'écoutent parler ? Et la fureur du phraseur qu'on interrompt, le sifflement de l'ouïe qu'on dégonfle ? La paresse toujours !

— Un tel plaide bien, disait un jour Campinchi dans l'intimité ; c'est dommage qu'il ait le cœur gras. On voit qu'il ne fait pas de culture physique.

Ah ! c'est qu'il en fait, lui. Jamais il ne parle de son bras mutilé par les Allemands auxquels il ne garde pas rancune — et cette élégance intellectuelle explique peut-être certaines attitudes politiques — mais il vous fait volontiers tâter le biceps de son bras valide, biceps de boxeur et d'escrimeur. Il en est plus fier que de ses acquittements les plus célèbres. Et comme il a raison. Quel plus beau record que ce verdict favorable, quotidiennement arraché à la vie !

Escrimeur ? Ai-je dit cela ? Je crains qu'une image trompeuse ne se forme. Campinchi déteste toute emphase, même celle du fleuret. Jamais de moulinets inutiles. On a dit qu'il préférerait l'épée courte du gladiateur : je serais presque tenté de dire que c'est le poignard ou le stylet, si ces armes n'étaient entachées d'un renom de fourberie.

Or M^e Campinchi est le plus loyal des combattants. Et pourtant il est le plus redoutable, parce qu'il combat de tout près.

Oui, c'est bien au vocabulaire de la boxe qu'on emprunterait la définition de son art. D'abord, un merveilleux jeu de jambes, en-

tendez par là une mobilité extrême, des feintes, des esquives, d'une prestesse toute féline, et un sens merveilleux de la riposte.

Le secret des grands capitaines et des grands avocats c'est la contre-attaque. Campinchi est un maître de la réplique. Et la réplique demande non seulement l'esprit d'à-propos mais surtout une intelligence rapide, une sorte de divination qui n'est rien d'autre que l'aptitude à pénétrer dans le système de l'adversaire.

Observez M^e Campinchi pendant la plaidoirie adverse. Voyez-le écouter, et vous comprendrez pourquoi sa parole est si efficace. « C'est quand ils ont cessé de parler et qu'ils écoutent un partenaire qu'on reconnaît les acteurs intelligents. » C'est Jacques Copeau qui me le disait un jour. J'ai pensé souvent à cette parole d'un maître, en regardant un autre maître au banc de la défense.

La défense : il y a dans ce mot une noblesse, une générosité secrète. Le défenseur a le beau rôle, mais il ne doit pas en abuser : c'est affaire de goût et de mesure.

« Rien de trop », c'est le grand principe de M^e Campinchi. Il faut croire qu'il est efficace. Combien de causes désespérées n'est-il pas parvenu à sauver ! Ne lui demandez point : innocents ou coupables, l'avocat embrasse tous ses clients dans une même pitié affectueuse, jusqu'aux plus indignes, aux plus misérables. Mais ne lui en demandez pas davantage ; songez à la foule qui se presse à la porte de son cabinet. C'est à ceux-là qu'il pense, c'est à eux qu'il se doit.

La plus difficile victoire de César Campinchi : peut-être le quasi-acquittement de Gisèle Bourdet, arraché à un jury normand, pis encore, rouennais ! Cette Gisèle en voulait à son mari qui lui avait interdit de voir sa mère. Froidement, elle l'avait abattu à coups de carabine, tandis qu'il dormait paisiblement. Cinq décharges, cinq cartouches soigneusement replacées dans l'arme du crime. Impossible de plaider la défense involontaire ! Cinq ans de prison, un an par coup de carabine. Les spectateurs n'en revenaient pas.

Un souvenir que le grand avocat n'a pas oublié, toutefois, c'est celui de son arrivée à Nancy. Il venait plaider pour Boppe, assassin manqué de sa femme, propre nièce de Maurice Barrès ! En 1923 ! Au lendemain de la guerre ! A Nancy ! Et ce Boppe avait tiré un coup de revolver dans la bouche de sa propre femme endormie et malade. Sans doute dormait-elle la bouche ouverte. C'est très malsain pour les gens mariés et aussi pour ceux qui couchent seuls. Comme elle n'était pas morte sur le coup, Boppe avait, comme on dit, remis ça derrière l'oreille. Mais cette femme ne voulait pas mourir. Cinq ans de baigne. C'était un peu plus cher que pour Gisèle Bourdet, car Boppe n'avait tiré que deux balles, mais si près de la frontière et sur une nièce de Barrès !... C'était presque un miracle.

Une seule condamnation à mort : Blanche Vabre, qui avait tué son beau-fils à coups de couteau. Il y a des miracles impossibles, même pour un César. Mlle Odette Simon, qui assistait le maître, s'évanouit en entendant le verdict, ce qui parut toucher beaucoup la femme Vabre. Ah ! la solidarité féminine.

Le plus impossible de tous les miracles serait de voir César Campinchi se reposant sur ses lauriers. Un jour peut-être (et le plus tard possible, nous l'espérons tous), non point dessus eux, mais dessous, c'est-à-dire à leur ombre, à l'ombre vivante des lauriers roses de Corse.

(A suivre.)

Roger ALLARD.



DE JOLIS SEINS



Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seuls les TRAITEMENTS DOUBLES SYBO donnent rapidement une belle poitrine. Préparés par un pharmacien, ils sont excellents pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les Lab. T. SYBO, 34, r. Saint-Lazare, Paris (joindre timb.).

CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)



RIDES, patte d'oie, coins du nez, de la bouche, du front, etc. ; poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou flétri, atlénués en 8 j. Disparus en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit. **Seur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris**

SANS LE SAVOIR VOUS PORTEZ EN VOUS DES FORCES MERVEILLEUSES

LE COURS PRATIQUE DE MAGNÉTISME D'HYPNOTISME ET D'INFLUENCE PERSONNELLE



VOUS APPRENDRA A VOUS EN SERVIR MÉTHODE MODERNE POUR DÉVELOPPER VOS FACULTÉS et AUGMENTER LA PUISSANCE DE VOTRE VOLONTÉ
Envoi gratuit du programme détaillé sur demande, sans aucune marque extérieure.
(Joindre un timbre à 0 fr. 50.)
Ecrire : **Professeur BLAIVE, 9, rue Honoré-Chevalier, Paris-VI^e.**

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?
CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, 1 à 7 h. sauf samedi et dim.

Le BONHEUR peut entrer CHEZ VOUS

comme il est entré de façon très différente dans la vie de ces 4 personnes nées le même jour

C'est une grave erreur de croire que toutes les personnes nées le même jour doivent avoir le même destin : la journée astrologique n'a rien de commun avec la journée terrestre, déterminée par le soleil. Les influences des astres varient de minute en minute selon leurs conjonctions respectives. L'Astrologie est une science précise lorsqu'elle est aidée par des indications exactes. A l'appui de nos dire, études, parmi les milliers d'horoscopes établis par le célèbre professeur SIRMMA, ceux de quatre personnes nées le même jour, le 17 juin 1898. Voici pour chacune d'elles le rôle qu'a joué leur horoscope dans la prévision de leur avenir.

PHOTO 1. — Mme Jeanne C..., à Rouen. Famille aisée, jeunesse heureuse et facile. En 1922, mariage d'amour avec un jeune ingénieur, plein d'avenir, tué en 1924, par une explosion de chaudière. Jeanne C... se raidit dans sa douleur pour élever le jeune bébé. En 1925, un banquier la demande en mariage. Elle hésite, car, si jeune, elle se sent bien seule dans la vie. Elle demande son horoscope au Professeur SIRMMA. Il lui dit de ne pas se marier avec le banquier et d'attendre sa période de chance en 1932. Elle apprend bientôt la déconfiture de son prétendant. Autre confirmation de l'exactitude de son horoscope : elle s'est mariée en 1932 avec le frère cadet de son premier mari avec lequel elle est très heureuse.

PHOTO 2. — Jean R..., à Poitiers. L'enfance la plus malheureuse et la plus triste. Atteint de six enfants. Le père ivrogne invétéré. La mère, usée par le travail et les privations, ne peut plus réagir. En 1913, il lit une petite annonce demandant un jeune débutant pour situation d'avenir aux Halles de Paris. Avant de se décider, il consulte le Professeur SIRMMA. Son horoscope l'encourage dans cette voie. Il est de suite apprécié, si bien qu'en 1914, à la déclaration de guerre son patron, mobilisé, lui confie, malgré son jeune âge,



la direction de son affaire. Au moment où Jean R... s'apprête à partir lui aussi, l'armistice est signé. Son patron revient et trouve l'affaire en si bonne voie qu'il lui laisse sa place de directeur et lui accorde la main de sa fille.

PHOTO 3. — Mlle Irène B..., à Paris. Jeune fille unique de très riche famille. Vie partagée entre le château en Périgord, l'hôtel particulier à Passy et les stations mondaines. Le père, officier de réserve, est tué à la guerre. La mère confie la gestion de sa fortune à un homme d'affaires véreux. En 1920, l'homme ayant disparu avec l'argent, elle s'aperçoit de l'abîme ouvert devant elle. Une dernière chance : le baron de T..., très riche gentilhomme, demande la main d'Irène, mais il a vingt ans de plus qu'elle. Angoissée, Irène consulte le Professeur SIRMMA. Celui-ci répond d'urgence, car son horoscope indique que ce mariage serait une véritable catastrophe. Sa mère, devant la ruine imminente, insiste. Résignée et la mort dans l'âme, Irène accepte. Le mariage a lieu. Vie luxueuse, mais

VENDREDI 17 JUIN



PHOTO 4. — Mme Berthe L..., à Bordeaux. Fille de cultivateurs, Berthe L..., attirée par la ville, s'engagea, en 1914, comme bonne chez un commerçant de Bordeaux dont le fils venait de partir à la guerre. En 1916, un jeune voyageur de commerce, Victor B..., réformé à la suite de trépanation, lui fait la cour et lui propose de monter un commerce forain. Tout va bien au début, mais bientôt Victor se met à boire. Il devient tellement brutal que Berthe se décide à le quitter. Elle consulte auparavant le Professeur SIRMMA dont la célébrité était venue jusqu'à elle. Son horoscope lui annonce une période de chance proche. Elle patiente. Son mari, conduisant un jour la roulotte en état d'ivresse, ils eurent un accident peu grave, qui frappa

moralement Victor au point de le guérir de son ivrognerie. Une nouvelle lune de miel consacra le retour au Bonheur.

Ces quatre exemples montrent les ressources de l'Astrologie, pour apporter dans des vies bien différentes, quoique commencées le même jour, des indications précises correspondant exactement à chaque cas particulier.

Ne croyez pas surtout que le recours à la Science Astrologique n'est utile que dans les cas graves ou désespérés. Même la vie en apparence la mieux réglée et la plus heureuse comporte des soucis dans le présent et des risques, peut-être des drames, dans l'avenir.

N'hésitez donc pas à profiter de l'occasion inespérée qui vous est offerte de connaître, grâce à la lecture de l'HOROSCOPE GRATUIT qui vous est offert par le Professeur SIRMMA, les périodes favorables de votre avenir pendant lesquelles un effort souvent bien minime suffira pour ouvrir toutes grandes devant vous les portes du BONHEUR.

Vous n'avez qu'à découper le BON GRATUIT ci-dessous et le mettre dans une enveloppe avec une feuille de papier sur laquelle vous aurez écrit très lisiblement et de votre propre main vos nom, prénoms, adresse et date de naissance. (Si vous le voulez, vous pouvez joindre 1 franc en timbres-poste pour frais d'envoi). Adressez le tout au Professeur N. SIRMMA (Service 42), rue Guillaumot, n° 3, Paris (12^e). Vous recevrez rapidement et discrètement votre horoscope.

Si le bon ci-dessous était en or, vous l'auriez déjà découpé. Comment pourriez-vous oublier de le faire maintenant que vous savez qu'il renferme un trésor bien plus précieux : VOTRE BONHEUR FUTUR.

BON pour un HOROSCOPE GRATUIT

A DÉCOUPER ET A ENVOYER A L'ADRESSE SUIVANTE :

Professeur N. SIRMMA
(Service 42)
3, rue Guillaumot, PARIS-12^e

GRATUITEMENT UN PHONO



vous est offert à titre de propagande pour lancer notre marque, en donnant la réponse du rebus ci-dessous et en vous conformant à nos conditions.

CONCOURS



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu, dont toute la vie fut consacrée à son Pays.

Reponse.....

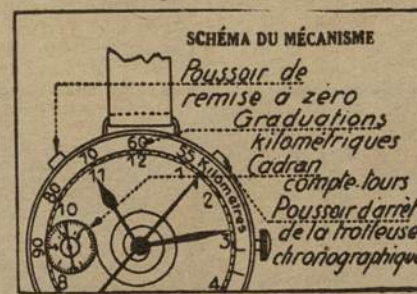
Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Ets EMYPHONE (Ser. Concours 533) 4, R. du Château-d'Eau, Paris-X^e

CHRONOSPORT 1935

Comme précédemment :

- 1° La montre indispensable pour l'heure
- 2° L'aiguille chronographique donnant temps et vitesses



Mais encore désormais :

- 3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille chronographique
- 4° Un cadran compte tours totalisateur
- 5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

C'EST UN VÉRITABLE TACHYMÈTRE

Garanti 5 ans. Echange admis. Envo contre Remboursement

Montre forme mode avec Bracelet cuir large.

45 FR.

Modèle luxe chromé. 55 Fr.

Chronosport de Poche 20 et 26 fr.

USINES EV LYNDIA MORTEAU près Besançon

Dépot à Paris : 75, Rue Lafayette

Métro : Cadet - Gares : Nord, Est et Saint-Lazare

OUVERT LE SAMEDI APRES-MIDI

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.
SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE
14, rue de Turin, 14, Paris. « M^e Liège ou Europe ».



8 Fr. DEPUIS L'USINE
Superbe Montre bracelet forme ronde
Spiral chronométr. lumineux 141.
En argent contrôlé. 39 f.
En forme tonneau, chromé. 39 f.
Dame, plaqué or ou argent. 35 f.
Env. cont. rembours. - Garantie 10 ans
ET LYNDIA, MORTEAU p. Besançon

Pour tout ce qui concerne la publicité de ce journal

adressez-vous à

NÉO-PUBLICITÉ
35, rue Madame - Paris

le Fakir TAHRA-BEY

Vous fait une Offre gratuite

Aujourd'hui, TAHRA-BEY veut offrir gratuitement à tous les lecteurs de ce journal le moyen de se livrer par eux-mêmes à une expérience sans danger qui leur permettra d'entrevoir pendant quelques instants le secret des événements qui les intéressent. Sur simple demande, vous recevrez gratuitement quelques parcelles d'un merveilleux encens de Prophétie rapporté d'Orient, ainsi que tous les détails sur la façon de réaliser cette expérience et sur les bienfaits qu'elle produira. Si vous avez en vous une faculté de "médium" suffisante, livrez-vous à l'Encens de Prophétie. Demandez au Fakir de vous envoyer par courrier cat Encens. Joignez à votre lettre 3 frs en timbres-poste pour les frais. Adressez votre demande à l'adresse suivante :



Ce que sont ses consultations par correspondance :

Dans toutes les grandes villes du monde, le public a conservé un souvenir impérissable du Fakir TAHRA-BEY. S'il réussit publiquement sur lui-même des expériences qui tiennent du miracle, il peut aussi mettre à votre disposition ses remarquables facultés de divination et de double vue. Pour élucider toute question, il se sert de son remarquable médium qui, dans un état d'hypnose et de clairvoyance surnaturelle, lui dicte les réponses désirées. Si vous avez une question qui vous préoccupe, si vos espoirs ne se sont pas réalisés, n'hésitez pas, écrivez aujourd'hui même au Fakir TAHRA-BEY pour lui demander une consultation. Dépêchez-vous, car la malchance n'attend pas. TAHRA-BEY ne fait pas d'horoscopes, il préfère répondre aux questions précises qui lui sont posées, en indiquant chaque fois les événements à prévoir et les conseils pour en tirer parti. Il précise les circonstances favorables pour les affaires de cœur, d'argent et de hasard.

D^e TAHRA-BEY (Sector, 28) Av. Victor-Emmanuel III, N° 7, PARIS (8^e)

ENFANTS A LOUER

Notre collaborateur Maurice AUBENAS a dû, pour mener à bien cette émouvante enquête (pages 8 et 9) se camoufler en mendiant.

